This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

No. 3. Preis: 1 Mark 60 Pf.

Quellenschriften
zur neueren deutschen Litteratur
herausgegeben von Alexander Bieling.

Stanford University Libraries
3 6105 027 876 882

Picard,

Médiocre et rampant

ou

le moyen de parvenir

und

Encore des Ménechmes.

Abdruck der ersten Separat-Ausgaben von 1797 und 1802.

Halle,
Max Niemeyer.
1888.

Q
1
v. 3

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

Picard,

Médiocre et rampant

ou

le moyen de parvenir

und

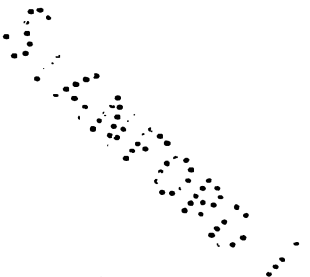
Encore des Ménechmes.

Abdruck der ersten Separat-Ausgaben von 1797 und 1802.

Halle,
Max Niemeyer.
1888.

321463

STANFORD LIBRARY



Zu den glänzendsten Erscheinungen des achtzehnten Jahrhunderts gehört unstreitig der kunstsinnige Fürstenhof von Weimar. Selten hat aber auch ein Fürst oder eine Fürstin es in gleicher Weise verstanden, mit feinem Verständnis für die Kunst das liebenswürdigste Entgegenkommen für die Künstler selbst zu verbinden, und dadurch die genialsten Männer der Zeit nicht nur anzuziehen, sondern auch dauernd an sich zu fesseln, ja sogar anregend und erfolgreich auf sie einzuwirken. Man darf sehr wohl ein warmer Verehrer dieser hohen Verdienste um unsere deutsche Nationallitteratur sein, ohne der kleinen Schwächen zu vergessen, welche Karl August bei allem Wohlwollen für die unter seinen Augen aufblühende Poesie doch zuweilen verriet. Zu diesen Schwächen gehörte eine unüberwindliche Neigung für das französische Theater, dessen Beachtung er Goethe und Schiller anzuempfehlen nicht müde wurde, trotzdem diese sich ebenso oft kühl, ja abweisend dagegen verhielten. Sehr bezeichnend ist, was mit Rücksicht darauf Schiller am 31. Mai 1799 schrieb (Briefwechsel mit Goethe, hgg. von Boxberger, II S. 171):

„Ich habe Corneillens Rodogune, Pompée und Polyeucte gelesen und bin über die wirklich enorme Wahrhaftigkeit dieser Werke, die ich seit zwanzig Jahren rühmen hörte, in Erstaunen geraten. Handlung, tische Organisation, Charaktere, Sitten, Spra

Quellenschriften 3.

selbst die Verse bieten die höchsten Blössen an, und die Barbarei einer sich erst bildenden Kunst reicht lange nicht hin, sie zu entschuldigen. Denn der falsche Geschmack, den man so oft auch in den geistreichsten Werken findet, wenn sie in einer rohen Zeit entstanden, dieser ist es nicht allein, nicht einmal vorzugsweise, was daran widerwärtig ist. Es ist die Armut der Erfindung, die Magerkeit und Trockenheit in Behandlung der Charaktere, die Kälte in den Leidenschaften, die Lahmheit und Steifigkeit im Gang der Handlung, und der Mangel an Interesse fast durchaus. Die Weibercharaktere sind klägliche Fratzen, und ich habe noch nichts als das eigentlich Heroïsche glücklich behandelt gefunden; doch ist auch dieses an sich nicht sehr reichhaltige Ingrediens einförmig behandelt. Racine ist ohne allen Vergleich dem Vortrefflichen viel näher, obgleich er alle Unarten der französischen Manier an sich trägt und im ganzen etwas schwach ist.'

Bei seiner Übersiedelung von Jena nach Weimar hatte Schiller die Idee, durch einen bei Unger verlegten Theaterkalender die besten dramatischen Schöpfungen Deutschlands und des Auslandes für eine Bereicherung der einheimischen Bühnen nutzbar zu machen. Der Herzog ergriff, freilich in seinem eigenen Sinne, die Sache aufs eifrigste, und schlug zunächst eine Bearbeitung des Voltaireschen Mahomet vor. Schiller erkannte an, dass, wenn einmal ein Versuch in dieser Richtung gemacht werden müsse, das genannte Stück sich dazu vielleicht noch am besten eigne. Doch klingt auch aus seinem Briefe vom 15. Oktober 1799 (II, 219) an Goethe noch deutlich genug seine Abneigung gegen alle Pläne der Art heraus.

'Demungeachtet', schreibt er, 'würde ich Bedenken tragen, ähnliche Versuche mit anderen französischen Stücken vorzunehmen, denn es giebt schwerlich noch ein zweites, das dazu tüchtig ist. Wenn man in der Übersetzung die Manier zerstört, so bleibt zu wenig poetisch Menschliches übrig, und behält man die Manier bei und sucht die Vorzüge derselben auch in der Übersetzung geltend zu machen, so wird man das Publikum verscheuchen.

Die Eigenschaft des Alexandriners, sich in zwei gleiche Hälften zu trennen, und die Natur des Reims, aus zwei Alexandrinern ein Couplet zu machen, bestimmen nicht bloss die ganze Sprache, sie bestimmen auch den ganzen inneren Geist dieser Stücke. Die Charaktere, die Gesinnungen, das Betragen der Personen, alles stellt sich dadurch unter die Regel des Gegensatzes, und wie die Geige des Musikanten die Bewegungen der Tänzer leitet, so auch die zweischenklige Natur des Alexandriners die Bewegungen des Gemüts und die Gedanken. Der Verstand wird ununterbrochen aufgefordert, und jedes Gefühl, jeder Gedanke in diese Form, wie in das Bette des Prokrustes gezwängt.

Da nun in der Übersetzung mit Aufhebung des alexandrinischen Reims die ganze Basis weggenommen wird, worauf diese Stücke erbaut wurden, so können nur Trümmer übrig bleiben. Man begreift die Wirkung nicht mehr, da die Ursache weggefallen ist.

Ich fürchte also, wir werden in dieser Quelle wenig Neues für unsre deutsche Bühne schöpfen können, wenn es nicht etwa die blossen Stoffe sind.'

Es mag auch Goethe Überwindu[illegible] haben, als er dem Herzog zu Ge[illegible]

Mahomet machte. Schon mitten im Werk hatte er die rechte Lust daran verloren und wollte lieber an Schillers Arbeiten sich erbauen (Briefw. II. 223). Die Aufführung des vollendeten Stückes scheint beim Publikum einen sehr zweifelhaften Erfolg errungen zu haben, wie aus Frau Herders Urteil in einem Briefe an Knebel hervorgeht. Sie rühmt zwar den Wohlklang der Goetheschen Sprache, ist aber empört über den Inhalt des Stückes, entrüstet über die Ziererei der Kunst, uns Deutsche mit dem französischen Kothurn zu beschenken, weil es der Herr von Haaren durch den Herzog so bestellt hat.' Sind doch auch Schillers Stanzen 'an Goethe, als er den Mahomet von Voltaire auf die Bühne brachte', in ähnlicher Stimmung geschrieben, und klingt es doch fast wie eine Entschuldigung des Freundes, wenn er sagt:

Nicht Muster zwar darf uns der Franke werden!
Aus seiner Kunst spricht kein lebend'ger Geist:
Des falschen Anstands prunkende Geberden
Verschmäht der Sinn, der nur das Wahre preist!
Ein Führer nur zum Bessern soll er werden.

Als später auch noch der Tancred in Angriff genommen wurde, erklärt Goethe, er thue dies in Ermangelung des Gefühls eigener Produktion (Briefw. II. 249) und in der Hoffnung, es werde 'zu guten neuen Erfahrungen helfen' (II. 252). Und in der That, das Experiment der hier in Aussicht genommenen Chöre scheint für die Braut von Messina eine Anregung gegeben zu haben.

Schiller mit seiner Fülle eigener dramatischer Ideen entschloss sich naturgemäss erst nach längerem Sträuben, dem Lieblingswunsche des Herzogs zu willfahren. Zuerst [illegible] Macbeth, dann Turandot an die

Reihe, und erst im Anfange des Jahres 1803, als er die Braut von Messina beendet, machte er sich wie zur Erholung an die von höchster Stelle empfohlenen Theatralia, deren Durchsicht er bis dahin für eine unnütze Zeitvergeudung hatte halten müssen. Aber auch jetzt wollte sich zunächst immer noch nichts finden, 'das ihn erfreut oder das sich irgend zu einem Gebrauch qualificiert hätte.' Auf besondere Anregung, wahrscheinlich seitens des Herzogs selbst, begann er endlich am 28. März die Übersetzung zweier Lustspiele von Picard, welche ihm leidlich gefielen: Médiocre et rampant ou le moyen de parvenir, und Encore des Ménechmes. Er gab ihnen die Titel 'der Parasit' und 'der Neffe als Onkel' und war schon am 12. Mai mit beiden fertig, sodass die Rollen ausgeschrieben werden konnten. Am 21. Mai berichtet er über die Aufführung des Neffen als Onkel an Goethe mit den Worten: 'Mein kleines Lustspiel hat das Publicum sehr belustigt und macht sich auch wirklich recht hübsch. Es ist mit vieler guten Laune gespielt worden, ob es gleich nicht zum besten einstudiert war, und unsere Schauspieler, wie Sie wissen, gern sudeln, wenn sie nicht durch den Vers in Respekt erhalten werden. Da Plan und Gedanke nicht mein gehörten und die Worte extemporiert wurden, so habe ich mich um die Vorstellung selbst keines Verdienstes zu rühmen'. Der 'Parasit' konnte nicht mehr einstudiert werden, da die Darsteller der Hauptrollen, Graff und Becker, in einem anderen nach dem Französischen gearbeiteten Lustspiel Niemeyers ('die Betrogenen'), welches in Lauchstädt zur Darstellung gelangen sollte, vollauf beschäftigt waren.

Die Bemerkung über das Extemporieren an-
ht sich dieselbe natürlich nur auf die

Schauspieler. Schillers Text schliesst sich, abgesehen von der jedem guten Übersetzer billig zu gestattenden Freiheit der Bewegung, wortgetreu an das Original an. Freier gestaltete sich naturgemäss die Behandlung der Vorlage im Parasiten, weil hier der Alexandriner in den Ton der ungezwungenen prosaischen Rede aufgelöst werden musste; obgleich auch bei diesem Stücke an der Ökonomie, ja an der Sprache des Originals verhältnismässig nur wenig geändert worden ist. Im Folgenden gelangen beide Lustspiele in der Gestalt, wie sie Schiller vorlagen, zum Abdruck, und es wird damit einem jeden möglich, sich von der Richtigkeit der oben aufgestellten Behauptungen durch den Augenschein zu überzeugen. Zur Vereinfachung des Druckes ist die abgekürzte Bezeichnung der Personen durch Buchstaben, ausser in den Überschriften der Scenen, vorgezogen worden; dabei erschien es der leichteren Orientierung wegen als praktisch, in 'Encore des Ménechmes' nach dem Vorgange der späteren überarbeiteten Sammelausgaben für die beiden Dorsigny die Unterscheidungen 'l'oncle' und 'neveu' einzuführen und demgemäss auch ein paar Kleinigkeiten in den scenischen Anweisungen abzuändern.

Louis Benoit Picard, geboren zu Paris am 19. Juli 1769, gestorben ebendaselbst am 31. December 1828, Mitglied der Akademie, war einer der fruchtbarsten Lustspieldichter Frankreichs. Selbst Schauspieler (1797–1807) und Intendant mehrerer Bühnen der Hauptstadt (1801–1820), leitete er zuletzt das théâtre français. Die beiden von Schiller übersetzten Komödien waren seinerzeit als Einzelausgaben erschienen unter folgenden Titeln:

Médiocre et rampant ou le moyen de parvenir, comédie en cinq actes et en vers. Représentée pour la première fois sur le théâtre français, le 1er Thermidor, an cinquième. Par L. B. Picard. Paris, Huet. An V (ou 1797). 8°.

Encore des Ménechmes, comédie en trois actes et en prose. (Représentée pour la première fois en 1791). Paris, Huet. An X (1802). 8°.

Neu gedruckt, aber mit zahlreichen Veränderungen, wurden sie im Théâtre de Picard, Paris 1812 (6 voll.) und in dessen Oeuvres, Paris 1821 (10 voll.). Interessant ist es zu sehen, wie der Verfasser hier über die eigenen Kinder seines Geistes urteilt. Am Schlusse dieses Bändchens ist deshalb die Vorrede zu 'Médiocre' nach der Ausgabe von 1821 abgedruckt. Von den 'Ménechmes' sagt er ebendaselbst: 'Cette comédie est la première qui me valut quelque apparence de succès. Je la trouve bien faible, et je tremble que le lecteur ne la trouve encore plus faible que je ne pense. Toutefois je ne peux résister à l'envie de la placer dans mon receuil, tant nous avons de prédilection pour nos premiers enfants!'

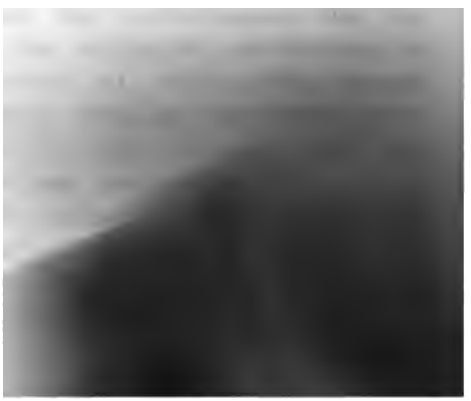
Zur Erklärung des Titels 'Encore des Ménechmes' muss bemerkt werden, dass derselbe gewählt ist mit ausdrücklicher Bezugnahme auf eine Komödie des Regnard (1665 — 1709): Les Ménechmes ou les Jumeaux, comédie en cinq actes et en vers. Paris (Ribou) 1706.

Den Text von 'Médiocre' gebe ich nach dem auf der königlichen Bibliothek zu Berlin befindlichen Druck, mit Berichtigung etlicher Errata. Von den 'Ménechmes' giebt es meines Wissens nur noch ein Exemplar, und

zwar in der k. k. Bibliothek zu Wien; die freundliche Vermittelung des Generaldirektors Herrn Prof. Dr. Wilmanns zu Berlin ermöglichte mir die Benutzung des Buches am hiesigen Orte. Leider fehlt auch dem Wiener Exemplar das Titelblatt nebst dem Personen-Verzeichnis; das letztere musste also aus der Gesamtausgabe von 1821 ergänzt werden, aus welcher auch die in eckige Klammern eingeschlossene Bühnen-Anweisung stammt. Übrigens wird hier für das Motto des Titelblattes (Médiocre et rampant, et l'on parvient à tout) als Quelle angegeben nicht 'Folle Journée', sondern 'Mariage de Figaro'.

Berlin, im Januar 1888.

Alexander Bieling.



MÉDIOCRE ET RAMPANT

OU

LE MOYEN DE PARVENIR

COMEDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS

Représentée pour la première fois sur le THÉATRE FRANÇAIS, le 1er Thermidor, an cinquième.

Par **L. B. PICARD.**

Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.
Folle Journée, Acte III.

A PARIS,
Chez HUET, Libraire et Editeur de Pièces
tre, rue Vivienne, No. 8.

V, [ou 1797]

Personnages.		Acteurs.
Ariste, *Ministre*		Vanhove
Firmin,	*Employés dans les Bureaux du Ministre*	Florence
Dorival,		Vigny
Laroche,		Saint-Fal
Charles, *fils de Firmin, jeune Officier*		Dupont
Michel, *Valet-de-chambre du Ministre*		Varenne
Robineau, *cousin de Dorival*		Picard
Mad. Dorlis, *Mère du Ministre*		Mad. Molé
Laure, *fille du Ministre*		Melle Mézerai
Un valet		Valville

La Scène est à Paris dans le premier cabinet du Ministre.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES. FIRMIN.

CH. Ah. mon père! apprenez ... **F.** Quoi? **CH.** Je l'ai retrouvée.
F. Qui donc? **CH.** Laure. **F.** Plaît-il? **CH.** Depuis mon arrivée
Je la cherche par-tout: pour la première fois
Je viens dans vos bureaux. mon père. et je la vois.
Quel bonheur! **F.** Que dis-tu? **CH.** Cette fille charmante.
Que dans ma garnison je voyois chez sa tante.
Que mon sort est d'aimer enfin jusqu'au tombeau.
C'est la fille ... **F.** De qui? **CH.** Du ministre nouveau.
Je ne la connoissois que sous le nom de Laure.
F. C'est la fille? **CH.** D'Ariste. **F.** Et tu l'aimes encore?
CH. Plus que jamais. mon père. Elle ne m'a pas vu:
J'allois la saluer quand vous avez paru:
Peut-être est-ce un bonheur. Qu'aurois-je pu lui dire?
Mon trouble de mes feux auroit trop su l'instruire:
Car enfin cet amour à l'extrême est porté.
Mes vers depuis six mois célèbrent sa beauté:
A mes foibles essais on a daigné sourire:
Reconnoissez l'amour pour le dieu qui m'inspire.
F. C'est ainsi qu'amoureux et poëte à vingt ans.
Comme lui je perdois et mes vers et mon tems:
Avec l'âge on guérit de cette maladie:
Trop tard. on a perdu la moitié de sa v
Encor si cet amour te laissoit quelqu'es
Mais aimer un objet qu'on ne sauroit a

Laure réunit tout, fortune, rang, jeunesse;
Ta paye et mon emploi, voilà notre richesse.
CH. Mais n'est-ce pas un peu votre faute? Pardon:
Des plus rares talens le ciel vous a fait don;
Pour ce que vous valez, si vous vouliez paroître,
A sa main j'aurois droit de prétendre peut-être,
Et vous seriez ministre, au lieu d'être commis:
Je parle librement, vous me l'avez permis.
F. Vraiment, qui t'entendrait me croirait un génie:
Va, va, bien mieux que toi, mon fils, je m'apprécie.
Je dois quelques talens peut-être à mes travaux,
Et je sais ce quil faut savoir dans nos bureaux;
Mais combien ma science à mes yeux est petite!
Quand par hasard je songe aux hommes de mérite
Qui languissent par-tout, par-tout persécutés;
Et par des parvenus lâchement insultés.
Ainsi, pas tant d'orgueil. **CH.** Pas tant de modestie.
Quoi! ne valez-vous pas mille fois, je vous prie,
Dorival, votre chef, cet homme suffisant,
Qui de l'ancien ministre assidu complaisant,
Faisoit tout, brouilloit tout, disposoit seul des places.
Accumuloit sur lui les pensions, les graces,
Et qui déjà, dit-on, est, je ne sais comment,
Du ministre nouveau l'intime confident?
F. Eh! contre Dorival pourquoi cette sortie?
Sa place, comme il faut, n'est-elle pas remplie?
CH. Oui, car fort à propos vous lui portez secours:
Vous ne pouvez nier que presque tous les jours
Vous faites les trois quarts au moins de son ouvrage.
F. Mais réciproquement ainsi l'on se soulage;
Si je fais son ouvrage, il fait souvent le mien.
CH. Justement; ainsi donc, pour que tout allât bien.
Vous devriez avoir sa place, et lui la vôtre.
F. Outre que je ne veux rien aux dépens d'un autre,
J'ai placé mon bonheur dans mon obscureté.
H. Vous devez vos talens à la société.
F. Dans mon petit emploi, je m'acquitte envers elle.
CH. Non; si vous méritez une place plus belle,
Vous devez faire tout, afin d'y parvenir.

Tant que vous avez eu l'orgueil de vous tenir
Sous cet ancien ministre, à votre place obscure,
J'ai reconnu cette âme aussi noble que pure
Qui ne sait pas plier au gré d'un protecteur.
Mais Ariste, dit-on, est un homme d'honneur.
Eh quoi! voulez-vous donc par trop de modestie,
Laisser régner encor l'intrigue et l'ineptie?
Ariste veut le bien; de flatteurs obsédé,
Par les honnêtes gens il faut qu'il soit aidé.
F. Ainsi la passion à tes yeux exagère
Les torts de Dorival, les vertus de ton père:
Peut-être Dorival a trop d'ambition
Pour son peu de talens; il est honnête et bon.
Qu'il fasse son ouvrage, ou qu'il le fasse faire,
L'ouvrage est fait enfin, c'est le point nécessaire:
Mais valût-il bien moins, vaudrais-je mieux d'ailleurs?
Et les défauts d'autrui nous rendent-ils meilleurs?
Jusqu'ici satisfait de mon obscure vie,
La fortune jamais n'excita mon envie.
Changerai-je de plan, quand je suis déjà vieux?
Ma place est au-dessous de moi; cela vaut mieux
Que si j'étois moi-même au-dessous de ma place.
CH. Faudroit-il donc qu'à Laure, ô ciel! je renonçasse?
Non, j'aime à m'en flatter, comme en notre âge il est
En nos affections quelque rapport secret;
Eh bien, je franchirai l'odieuse barrière
Qui sépare deux coeurs si bien faits pour se plaire;
Et ces deux cœurs enfin pourront se rapprocher.
F. Je le vois, de long-tems je ne puis t'empêcher.
Mon fils, de te livrer à ces vaines chimères;
Au moins, sans écouter les conseils salutaires
De ton meilleur ami, mon fils, n'entreprends rien.
Adieu; nous poursuivrons ailleurs cet entretien;
Car l'heure du travail tout en causant s'approche.
Et peut-être on m'attend. Ah! vous voilà, Laroche?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LAROCHE.

L. (*d'un air triste*) Moi-même. **F.** Qu'avez-vous? **L.** Vous allez au bureau?
Vous êtes bien heureux; pour moi, le tems est beau.
Je vais me promener toute la matinée.
F. Quoi ne seriez-vous plus? . . . **L.** Non, ma place est donnée:
D'hier au soir, je suis supprimé tout-à-fait.
CH. Ah, bon Dieu! **L.** Pour ma femme encor c'est un secret:
N'allez pas en parler, le coup seroit terrible.
Elle en mourroit au moins; car elle est si sensible!
CH. Oh! nous ne dirons rien. **F.** Peut-on savoir pourquoi?
L. A-t-on un seul reproche à faire contre moi?
C'est que, sans vanité, j'en vaux d'autres, je pense,
Pour tenir un registre, une correspondance.
Point de dettes, des mœurs; tous les jours, dieu merci,
Arrivé le premier et le dernier sorti;
Et l'on me congédie. **F.** Oh! je vous rends justice.
CH. Qui donc a pu vous rendre un si mauvais service?
L. C'est un trait d'amitié de Dorival. **CH.** Vraiment?
L. Sûr: d'un ami je tiens certain renseignement.
F. Mais encor. **L.** Dorival est né dans mon village:
Nous sommes tous les deux à-peu-près du même âge.
S'il sait écrire, c'est presqu'à moi qu'il le doit.
Mon oncle étoit alors magister de l'endroit.
C'est par mes soins qu'il a commencé sa carrière.
Je l'ai fait recevoir expéditionnaire
Dans mon premier bureau: pour me récompenser,
Voilà qu'il me renvoye, et cela pour placer
Je ne sais quel parent de Michel, domestique
Du ministre nouveau. **CH.** Voyez la politique!
F. Mais ne pourroit-on pas réparer ce malheur?
L. Oui, j'ai compté sur vous; je connois votre cœur,
Et je viens tout exprès. Parlons avec franchise:
Ce n'est pas à ma place, entre nous, que je vise;
Je vise à me venger. Ce Dorival si fin

Pour ses supérieurs, si doux, si patelin,
A cru qu'il pouvoit faire impunément offense
A son ami Laroche, homme sans importance;
Mais je vous prouverai bientôt, cher Dorival,
Qu'un plus petit que nous peut vous faire un grand mal:
Dussé-je pour jamais renoncer à ma place.
En le perdant, il faut que je me satisfasse;
Autant pour mes amis je suis alerte, actif;
Quand on m'offense, autant je suis vindicatif.
F. Permettez; la vengeance à rien du tout n'est bonne;
Puis à ses ennemis il faut que l'on pardonne.
L. Pour les ingrats, monsieur, point de compassion;
Le démasquer, c'est faire une bonne action.
Sa place, et vous savez cela mieux que tout autre,
Pour plus d'une raison, devroit être la vôtre.
Ainsi donc, travaillez; à force de talens,
Méritez des emplois, vous perdez votre tems.
D'en être digne ou non, bien fou qui s'embarasse;
Sachez flatter, ramper, vous aurez une place,
C'est le plus sûr moyen, c'est celui qu'a choisi
Dorival. Vous voyez comme il a réussi.
F. Mais vous vous abusez sur son compte, peut-être?
L. M'abuser! allons donc, je suis loin de connoître
Les autres hommes; moi; quant à lui, je le tien;
Je lis mieux dans son cœur encor que dans le mien:
Dès l'enfance, annonçant tout ce qui devoit être,
Le flatteur s'en alloit rôdant autour du maître;
Déjà s'appropriant le bien fait par autrui,
Dès-lors, d'ambition brûlant comme aujourd'hui,
Par les plus vils détours comme il cherchoit à plaire!
Tartuffe et patelin, c'étoit son caractère.
Voilà comme il s'est fait le plus brillant état.
Aussi sur les moyens fut-il peu délicat:
N'allez pas croire au moins que je le calomnie;
De notre ancien ministre on sait assez la vie:
Il est dans le malheur, n'en disons pas de mal;
Mais comment près de lui se poussa Dorival?
C'est en misant métier des plus honteux services;
Du ministre il servait les passions, les vices;

Et ce ministre à peine étoit disgracié,
Par l'ingrat Dorival il étoit oublié.
CH. Mais comment près d'Ariste, homme d'un vrai mérite,
Peut il se maintenir? **L.** En faisant l'hypocrite.
La réputation, l'obtient aisément:
La mériter est moins facile, franchement.
Mais quoi! pour réussir, ce point n'importe guère:
Suivant les gens, il sait changer de caractère:
Pourvu qu'elle s'accorde avec son intérêt.
Qu'une bonne action se présente, il la fait
Avec la même ardeur qu'il se rendroit coupable
De quelque trait honteux à son but favorable.
CH. Mais il a de l'esprit, cet Ariste, et bientôt
Il verra bien qu'au fond Dorival n'est qu'un sot.
L. C'est ce qu'il craint. Mais quoi! de bassesses prodigue,
S'il est foible en talent, il est fort en intrigue.
D'abord, en affectant force occupations,
Il a l'art d'esquiver les conversations.
Il médite d'ailleurs des projets d'importance.
Projets dont, malgré lui, j'ai pleine connoissance.
F. Et quels sont ces projets? **L.** Ariste, en ce moment,
A juste titre, est bien près du gouvernement:
Pour certaine ambassade, il cherche un galant homme.
A lui, l'on s'en rapporte: enfin, c'est lui qui nomme.
D'une autre part, sa fille unique a dix-sept ans.
Sa fortune est immense, et ses traits sont charmans.
Si Dorival, chargé d'un poste d'importance,
Parvient à s'éloigner d'Ariste et de la France,
Avec un secrétaire intelligent, discret,
Sa médiocrité long-tems reste un secret:
Et supposé qu'enfin il se laisse surprendre,
Qu'importe si d'Ariste il se trouve le gendre?
Par tromper le ministre il a donc commencé.
Dans la diplomatie il se dit exercé.
La mère du ministre est bavarde, et se pique
Du goût pour les beaux arts, sur-tout pour la musique.
Dorival, en faisant sa partie, a parlé
Charades, madrigaux; enfin, il s'est mêlé.
Tant mon homme est doué d'une impudence rare.

D'essayer quelques airs, les soirs, sur sa guittare.
Pour la jeune personne, elle a lu des romans;
Près d'elle, il a joué l'amour, les sentimens:
Le voilà donc chéri dans toute la famille,
Adoré de la mère, estimé de la fille.
Déjà de l'ambassade il est presque certain,
Et de Laure bientôt il demande la main.
CH. Qu'entends-je? Dorival oser prétendre à Laure!
L. Sans doute, il y prétend. **CH.** Quoi! celle que j'adore..
L. Plaît-il? vous l'adorez? **F.** Il a perdu le sens;
Ne l'écoutez donc pas. **L.** Dieux! qu'est-ce que j'apprends?
Permettez; cet amour qui vous semble un délire,
A d'heureux résultats bientôt peut nous conduire.
Je n'avois pas encor bien mûri mon projet:
Grace à cet incident, je crois que l'on pourroit...
CH. Que dit-il? **L.** Dorival est perdu, je l'espère:
Dans son ambition arrêté par le père,
Qu'il soit dans son amour éconduit par le fils.
F. Mais encor... **L.** Donnez-moi votre aveu, mes amis,
Et peut-être avant peu, fût-il plus fin encore,
Vous avez l'ambassade, et Charles épouse Laure.
CH. Qui, moi, l'époux de Laure? **F.** Une ambassade à moi!
L. Vous la méritez mieux que Dorival, je crois.
F. Mais avant de donner des places à quelqu'autre,
Cher Laroche, songez à rentrer dans la vôtre.
CH. Je vous reconnois-là, toujours entreprenant;
Ce n'est pas tout, il faut être adroit et prudent;
En vous berçant ainsi d'espérances légères,
Vous vous attirerez de mauvaises affaires.
L. J'en conviens; je promets par-delà mon pouvoir;
Mais tout ce que je vois excite mon espoir;
On peut tenter d'ailleurs. Intriguer pour mon compte!
Fi donc! je m'en ferois un scrupule, une honte:
Mais contre Dorival, pour vous, c'est un plaisir,
Un devoir, et je suis certain de réussir.
F. De réussir? eh mais, par quels moyens encore?
L. Comment, par quels moyens? .... Eh, vrai!

[illegible] mentor. F. Votre p[illegible]
[illegible] à ce qu'il me p[illegible]
[illegible] faudra que j'en[illegible]
[illegible] que Dorival l'empo[illegible]
[illegible] Ariste sans façon:
[illegible] aussi juste que bon.
[illegible] L. Je ne sais[illegible]
[illegible] Ariste se décide:
[illegible] mérite.
[illegible] de la vengeance
[illegible] chassé dans l'indigence.
[illegible] me fera pitié:
[illegible] des retours d'amitié:
[illegible] du mal je m'en vais le lui r[illegible]
[illegible] je deviens son ami le plus te[illegible]
[illegible] soit pour rien dans [illegible]
[illegible] du plus profond secret.
[illegible] le ciel et son père
[illegible] le sauveront, j'espère.
[illegible] ensemble et par l'amour.
[illegible] rendront digne un jo[illegible]
[illegible] je n'y dois pas préte[illegible]
F. [illegible] l'on peut tout entrep[illegible]
[illegible] de répondre pour mo[illegible]
Mais vous auriez besoin d'une tête un peu mûre.
Qu'est ce qu'un tel projet? Chimère toute pure:
Et le succès fût-il aussi sûr qu'il l'est peu,
Jamais, pour ce beau plan, vous n'auriez mon ave[illegible]
Tous ces postes brillans ne me conviennent guère
Et par le sort ainsi que par mon caractère,
Je suis fait, je le sens, pour un état moyen.
Pourquoi vouloir changer, quand on se trouve bien
Ne prenez point ceci pour des refus coupables;
Toujours prêt à servir l'état et mes semblables,
C'est un devoir sacré pour moi que d'accepter
Toutes les fonctions dont je puis m'acquitter;
Mais on ne viendra pas [me] chercher, je l'espère;
Et comme je me sens une ame un peu trop fière,

Pour jamais demander par moi-même un emploi,
Je ne veux pas non plus qu'on demande pour moi.
Ne songez donc qu'à vous; tout le monde vous aime,
Et tous vont s'employer pour vous ce matin même.
L. Ainsi vous refusez mes offres tous les deux.
N'importe, malgré vous, je veux vous rendre heureux.
F. J'entends du bruit; on vient: c'est Ariste et sa mère;
Venez, et je saurai vous convaincre, j'espère . . .
L. Je sors; je ne suis pas encor bien préparé;
Pour lui parler de vous, bientôt je reviendrai.
(*Il sort.*)
F. C'est un fou; mais il souffre, et je plains sa misère.
CH. Charles mérite aussi votre pitié, mon père.
(*Il sort avec son père.*)

SCÈNE III.

ARISTE, Mad. DORLIS. (*Ils entrent d'un côté opposé à celui par lequel Firmin et Charles sont sortis.*)

MD. Quoi! toujours travailler du matin jusqu'au soir!
A. Mais avant tout, il faut songer à son devoir.
Tranquille dans mes champs, j'étois loin de m'attendre
Que pour être ministre un jour on vînt me prendre.
Dans un tel poste il faut soi-même s'oublier.
Ce n'est pas trop encor de mon tems tout entier;
Puis du travail j'ai pris une telle habitude,
Que tout en me jouant, je me livre à l'étude.
MD. C'est heureux. Dorival, l'as-tu vu? **A.** Pas encor.
MD. Conviens donc avec moi que c'est un vrai trésor.
A. Eh mais, dans sa partie il paroît fort habile;
Et lorsque j'arrivai ministre en cette ville,
Ne connoissant encor que mes livres, ma foi,
Rencontrer Dorival fut très-heureux pour moi.
MD. C'est qu'il a de l'esprit, de la littérature;
Qu'il se connoît à tout, en musique, en peinture!
A. Et ma fille? **MD.** A propos, parlons d'elle, mon fils.
C'est qu'elle a dix-sept ans, je vous en avertis.
Déjà pour Dorival elle a beaucoup d'estime.

Je rentre. **D.** Et moi, je vais .... **A.** Mais, je vous en conjure ...
Revenez promptement, je voudrois vous parler.
D. C'est que j'ai ce matin beaucoup à travailler.
A. N'importe, revenez, tenez, je suis sincère:
Un homme honnête, instruit me seroit nécessaire;
Vous êtes l'un et l'autre, ou du moins je le crois;
Et mes projets sur vous peuvent être à-la-fois
Utiles à l'état, utiles à vous-même. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, hors ARISTE.

MD. Vous n'imaginez pas combien mon fils vous aime.
Adieu, car j'ai de quoi m'occuper, dieu merci.
Nos parens, nos amis doivent souper ici.
On vous verra? **D.** Pour peu que mon tems permette.
MD. Mais la fête sans vous ne seroit pas complette;
De la société vous êtes l'ame enfin,
Et Laure pour sa part auroit un vrai chagrin.
Si vous ne veniez pas, j'en réponds. **L.** Moi, ma mère?
Eh mais, tous les amis de vous et de mon père.
Avec plaisir ici je les vois, j'en conviens.
MD. Eh, oui; cela s'entend. Il est tard; allons, viens;
Car c'est moi qui toujours préside à sa parure.
D. Ainsi l'art vient encor embellir la nature:
Comment vous résister? **MD.** Il est charmant, charmant!
Il ne sauroit parler sans faire un compliment.
(*Elle sort avec Laure; Dorival les conduit jusqu'au fond du théâtre; Michel entre du côté opposé.*

SCÈNE VII.

DORIVAL, MICHEL.

M. Il me tardoit qu'enfin madame fut partie.
C'est monsieur Dorival? **D.** (*le toisant.*) Oui. **M.** Monsieur, je vous prie ....
D. Eh bien, qu'est-ce que c'est? Jusqu'ici m'obséder!

MD. Qui? **L.** Ce jeune officier. **MD.** Lequel? **L.** Charles Firmin.
MD. Qui venoit à Strasbourg tous les soirs chez ta tante?
L. Qui causoit avec vous. **MD.** Figure intéressante!
L. N'est-ce pas? **MD.** Qui faisoit les vers les plus jolis?
L. Oh! oui. **MD.** Nous le verrons, puisqu'il est à Paris.
A. Où donc est Dorival? Il vient tard, ce me semble.
MD. Je l'entends.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

D. (*en saluant tout le monde.*) Enchanté de vous trouver ensemble.
A. C'est vous? bonjour. **D.** (*remettant une liasse de papiers à Ariste.*) Voici l'ouvrage en question:
J'ai cru devoir y joindre une explication.
A. Bien vu. **D.** (*remettant un papier à Mad. Dorlis.*) Je vous ai pris pour la pièce nouvelle
Une loge. **MD.** Charmant. **D.** (*remettant une brochure à Laure.*) Puis à Mademoiselle
J'apporte ce roman moral. **L.** L'avez-vous lu?
D. Mais le premier volume, oui, je l'ai parcouru.
L. Eh bien? **D.** Vous y verrez une scène touchante,
Un père malheureux, une fille méchante;
Des parens délaissés par des enfans ingrats:
Ce sont de ces forfaits que je ne conçois pas;
Quelle que soit pour eux notre reconnoissance,
Vaudra-t-elle les soins donnés à notre enfance?
MD. Dans tout ce qu'il vous dit, il met un [illegible]ment.
D. (*à Ariste.*) Dans nos bureaux, il [illegible]

La place est importante, et beauc[illegible]
A. Vous connoissez les droits de c[illegible]
Je m'en rapporte à vous. Pesez l[illegible]
Le zèle, les talens, sur-tout la p[illegible]
Mais sans doute on attend déjà u[illegible]

Vous dites donc qu'il a quelque bizarrerie?
M. Il est bizarre et bon: son cœur est un trésor.
D. Il est veuf, il est riche, aimable et jeune encor.
Parlons à cœur ouvert; il doit aimer les dames?
M. Un peu. **D.** N'auroit-il pas quelques brûlantes flammes?
M. Cela se pourroit bien: mais il est si discret!
D. Ah, j'entends; vous voulez lui garder le secret?
C'est par un bon motif que je vous interroge:
Je suis sûr qu'on n'en peut parler qu'avec éloge.
M. Oui: mais dans un faubourg il cherche un logement.
D. Pour qui? **M.** Je le saurai. N'en parlez pas, vraiment!
D. Non, mais . . . **M.** Comme il étoit galant dans sa jeunesse . . .
D. Vous lui soupçonneriez encor quelque maîtresse?
M. Je ne dis pas cela: mais . . . . **D.** En bon serviteur,
En tout cas, c'est à vous à cacher son erreur:
Et d'ailleurs c'est peut-être un trait de bienfaisance . . .
Oh! moi, par-dessus tout, je hais la médisance;
Mais nous nous reverrons; vous ne m'en voulez plus.
Pour ma réception? . . . D'honneur, je suis confus.
M. Oh, croyez que Michel sait se mettre à sa place.
D. Au rang de vos amis comptez-moi donc, de grace.
M. Oh, point du tout, monsieur, je ne suis qu'un valet.
D. Aucune différence entre nous, s'il vous plaît.
(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIVAL, ARISTE.

A. Sommes-nous seuls enfin? **D.** (*déjà embarrassé.*)
Oui. **A.** Cette conférence,
Pour moi comme pour vous, est de grande importance
Vos ouvrages de vous m'ont fait penser fort bien;
Je penserai de même après cet entretien,
Je le crois: répondez sans fausse modestie,
On vous dit fort instruit dans la diplomatie?
D. J'ai travaillé beaucoup, et peut-être avec fruit;
Mais je n'oserois pas me dire fort instruit.
A. Quels seroient, selon vous, les talens nécessaires
Dans un ambassadeur? . . Voyons. **D.** (*en hésitant.*)
Dans les affaires,
Avant tout, il lui faut de la dextérité.
A. Mais qui toujours s'accorde avec la probité.
D. Sans contredit. **A.** Après? **D.** A la cour étrangère
Près laquelle il réside, il doit chercher à plaire.
A. Oui; mais sans avilir jamais sa dignité;
Que du gouvernement par lui représenté
Il fasse respecter le nom, le caractère.
D. C'est ce que j'allois dire: il doit d'une [illegible]
Soutenir tous ses dro[illegible]
Qu'à la franchise [illegible]
Que n'oubliant jam[illegible]
D. (*achevant la phr[illegible]*
Il cherche à p[illegible]
A. Fort bien: il doi[illegible]

Des différens pays . . . **D.** (*continuant.*) Leur situation,
Les trésors, les moyens que chacun d'eux possède.
A. Eh bien donc, supposez qu'en Russie, en Suède,
Vous soyez envoyé; sur ces gouvernemens,
Sans doute, vous avez quelques renseignemens?
D. (*dont l'embarras redouble.*) Je me suis occupé sur-tout
de l'Italie:
Je connois moins le nord. **A.** Ha, ha! **D.** Je l'étudie.
A. Parlons donc du midi. **D.** Le pays des Césars
Avoit droit de fixer le premier mes regards:
Des beaux arts, des héros c'est l'antique patrie.
Quels souvenirs touchans pour mon ame attendrie!
A. Je le crois: revenons, de grace, à notre objet.
D. Volontiers. Les beaux arts ont un puissant attrait:
L'observateur y trouve une riche matière.
A. Venise à mon esprit vient s'offrir la première.
D. J'ai fait précisément sur Venise un travail
Où j'analyse tout dans le plus grand détail:
Et je vais . . . (*Il veut sortir.*)
A. (*le retenant.*) Un moment.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

M. (*à Ariste.*) Pour affaire qui presse,
Quelqu'un veut vous parler en secret.
D. (*se hâtant de profiter du moment.*) Je vous laisse.
A. Non, restez; ce monsieur peut attendre, je croi.
D. Eh mais . . . **A.** Notre entretien est plus pressé pour moi.
D. Souffrez que Dorival vous rappelle à vous-même . . .
M. Il n'a, dit-il, qu'un mot d'une importance extrême.
A. Dès que je serai seul, revenez, s'il vous plaît.
D. A vous complaire en tout vous me trouverez prêt.
(*Il sort.*)
A. (*à Michel.*) Allons, faites entrer.
(*Michel ouvre la porte à Laroche, et sort.*)

SCÈNE III.

ARISTE, LAROCHE.

L. (*en faisant force salutations.*) Au ministre, je pense,
Je fais en ce moment mon humble révérence?
A. A lui-même; approchez. **L.** Pardon, je viens exprès . .
Il s'agit . . . permettez . . . par ma foi, je croyois . . .
Entre un peu plus hardi. Votre aspect m'embarrasse . . .
Le respect . . . **A.** (*en souriant.*) Laissez là votre respect,
de grace.
Que vous amène ici? **L.** L'amour de mon pays:
Oui, je viens vous donner un important avis.
A. Parlez. **L.** Vous honorez de votre confiance
Un homme sans talent, comme sans conscience.
A. Et qui donc? **L.** Dorival. **A.** Dorival? **L.** En un mot,
Dorival est un homme aussi vil qu'il est sot.
Ecoutez-moi, je vais tracer son caractère.
A. (*sonne.*) Un moment. (*A un valet qui entre.*)
Appellez Dorival. **L.** Au contraire.
Il ne faut pas qu'il soit présent à l'entretien.
A. Oui, c'est là votre avis, mais ce n'est pas le mien:
A moins qu'il ne soit là tout prêt à se défendre.
Contre un homme jamais je ne veux rien entendre.
Quand il sera présent, vous pourrez commencer.
L. C'est qu'il est dangereux par fois de s'avancer . . .
A. Sans preuves; est-ce là ce qui vous embarrasse?
L. Je ne m'attendois pas à l'accuser en face:
Il est bien fin; n'importe, allons, morbleu, du cœur;
Qu'il vienne, et vous verrez qu'il ne me fait pas peur.
A. Bon, nous n'attendrons pas: le voilà qui s'approche.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

A. (*à Dorival.*) Connoissez-vous monsieur? **D.** (*très-troublé.*)
Il s'appelle Laroche.
A. Pour lui répondre, exprès je vous fais appeller:
Il vient vous accuser . . . . (*à Laroche.*) C'est à vous de
parler.

L. (*après avoir toussé.*) Vous saurez que je suis son ami
dès l'enfance,
Que peut-être il me doit quelque reconnoissance.
Nous avons commencé tous deux, en même tems;
Dans les mêmes bureaux, depuis près de quinze ans.
Tous deux en qualité d'expéditionnaires;
Mais Dorival a fait de brillantes affaires:
J'en suis où j'en étois lorsque j'ai commencé;
Dans ma petite place, ainsi qu'il m'ait laissé;
Que du pauvre Laroche, au milieu de sa gloire,
Long-tems il ait perdu tout-à-fait la mémoire,
C'est fort bien; mais qu'après un aussi long oubli,
Il semble ne songer à moi, son vieil ami,
Que pour me renvoyer, sans que je le mérite,
Car je suis supprimé, voilà ce qui m'irrite.
Il n'a pas un seul mot à dire contre nous,
Tandis que moi je dis que, s'il fait avec vous
L'honnête homme aujourd'hui, jadis, tout au contraire,
Il faisoit le frippon, quand il le falloit faire.
Dans le bien fait par vous, s'il vous sert, je répond
Que de l'ancien ministre il étoit le second.
Dans le mal fait par lui, comme un valet, le traître
Prend ainsi la livrée, et le ton de son maître.
Il est flatteur, ingrat, glorieux et menteur,
Aussi vil protégé qu'insolent protecteur.
Je l'ai vu, jeune encor, compatir à nos peines;
Mais comme il s'est guéri des foiblesses humaines!
A la plus belle place enfin il est monté,
Et je ne l'en crois pas capable, en vérité.
Seul il fixe les yeux, et fait que l'on oublie
Des hommes de talent, des hommes de génie.
Tels que ce bon Firmin. **A.** Firmin... Qu'est-ce que c'est?
Firmin dans nos bureaux? **L.** Un excellent sujet.
A. Un des premiers commis. **L.** Un père de famille,
Dont le fils à Strasbourg a connu votre fille.
A. Ah! oui, Charles Firmin? **L.** Un jeune homme d'esprit.
A. (*à Laroche.*) Poursuivez. **L.** Mais c'est tout; j'en ai bien
assez dit.
A. (*à Dorival.*) Répondez. **D.** D'être ingrat on me fait le reproche

A moi! je me croyois mieux connu de Laroche.
Dans son état obscur, si Laroche est resté,
J'ai manqué de crédit, et non de volonté.
Ma conduite aujourd'hui lui semble criminelle;
Celui qui m'a connu pendant vingt ans fidèle,
Devoit-il, se hâtant de me trouver des torts,
A me déshonorer employer ses efforts,
Avec l'acharnement et le fiel de la haine?
Laroche m'est bien cher, et pour preuve certaine . . .
L. Et quelle preuve donc? Me prend-il pour un sot?
A. Tandis que vous parliez il n'a pas dit un mot.
L. J'ai tort. **D.** Oui, de Laroche on a donné la place,
Et jamais on n'a moins mérité sa disgrace;
Mais je croyois, non pas qu'il viendroit m'accuser
Des crimes que l'envie a pu me supposer;
Mais qu'il viendroit, sans faire une telle incartade,
S'expliquer avec moi, son ancien camarade;
Et moi, je me faisois d'avance un vrai plaisir
D'aller alors plus loin encor que son désir.
Quand il se verra sûr d'une place honorable,
Me disois-je, pour lui, quel moment agréable!
Cette place de chef enfin dont je parlois,
C'est à mon vieil ami que je la destinois.
L. Une place de chef? Oh! je vous remercie.
C'est par mon écriture, et non par mon génie,
Que je vaux quelque chose; et je crains d'imiter
Ceux qui prennent un poids sans pouvoir le porter,
Pour en charger un autre et s'en donner la gloire.
D. La place te convient, ami; daigne m'en croire.
(*à Ariste.*)
Il est grand travailleur, exact, plein de bon-sens;
Il doit donc l'emporter sur tous ses concurrens.
Je laisse dans l'oubli des hommes de mérite.
Vient d'ajouter Laroche, et c'est Firmin, qu'il cite!
Quoiqu'il ait du talent, le choix n'est pas heureux.
D'abord, sa place est bonne; il mérite bien mieux.
Mais sachez que Firmin est précisément l'homme
Que pour mon successeur je supplierai qu'on nomme,
Pour certain projet qu'on me fait pressentir,

De ma place moi-même il me falloit sortir.
Cette place, dit-on, je n'en suis pas capable:
Mon talent, je le sais, est peu recommandable.
Mais comment n'a-t-on pas fait la réflexion
Qu'on tournoit contre vous cette accusation?
De ma place, en effet, si je suis incapable,
Vous qui me la laissez, vous êtes donc coupable;
Vous qui, de mes travaux, de mon foible talent,
Avez toujours paru jusqu'ici fort content?
De notre ancien ministre on me dit le complice.
Devant lui, hautement faisant la guerre au vice,
J'ai dit la vérité, quand mes accusateurs
Etoient peut-être tous au rang de ses flatteurs.
Vingt fois, prêt à quitter ce ministre inhabile,
Je restois, retenu par l'espoir d'être utile.
Heureux quand je pouvois trouver quelque moyen
D'empêcher quelque mal, de faire quelque bien.
Après l'avoir bravé, quand il étoit en place,
Je l'ai plaint aussi-tôt que j'appris sa disgrace:
Est-ce un crime? je suis fier de l'avoir commis.
Il m'est dur de te voir parmi mes ennemis,
Cher Laroche; et pour moi c'est une peine extrême,
Que d'avoir à parler contre un homme que j'aime.
Mais veux-tu l'effacer, rends-moi ton amitié;
De ce que j'ai souffert je serai trop payé.
L. Le traître!... il m'attendrit. **A.** (*à Laroche.*) **Qu'avez-vous à répondre?**
L. Moi?.. rien: ce diable d'homme a l'art de me confondre.
A. Ecoutez; sans relâche attaquer un méchant,
C'est le signe assuré d'un vertueux penchant.
Mais aussi s'obstiner dans une injuste haine,
D'un mauvais caractère est la marque certaine.
D. Non, il ne me hait pas. Son cœur est excellent,
Mais il est vif; pour vivre, il lui faut son talent.
Il est bien excusable; il se croyoit sans place:
Moi, j'ai des torts aussi. Souffre que je t'embrasse;
Qu'il ne soit plus entre nous question de rien.
L. Moi! l'embrasser! jamais. Dire par quel moyen
Il me trompe et vous trompe aussi, monsieur Ariste,

Je ne le puis encore. N'importe je persiste:
Point de paix entre nous, qu'il ne soit confondu.
A. Moi, de sa probité je reste convaincu;
A moins que par des faits ... **L.** Des faits! mais j'en ai mille.
A. Citez-les, prouvez-les. **L.** Voilà le difficile;
Car ils sont si rusés, les flatteurs comme lui!
Jadis il étoit pauvre; il est riche aujourd'hui.
Eh bien, si je vous dis que sa fortune entière
Lui vient d'avoir porté sa faveur à l'enchère,
Je ne saurai comment prouver le fait cité;
J'aurai dit cependant la pure vérité.
D. L'accusation part de trop bas pour m'atteindre;
D'un sévère examen d'ailleurs, qu'aurois-je à craindre?
Ma fortune est le fruit de quinze ans de travaux:
Oui, j'ai su la gagner au prix de mon repos.
Je ne m'en cache pas, elle doit m'être chère;
Elle seule nourrit ma famille et ma mère.
L. Il ment; je ne sais pas comment vous le prouver;
Mais il ment. **A.** Calmez-vous. **D.** D'honneur, je crois rêver.
Toi me traiter si mal! Quel est donc ce délire?
Dois-je de ta colère ou me fâcher ou rire?
Mais comment s'égayer aux dépens d'un ami
Qui se croit outragé? Me méconnoître ainsi!
Reviens à toi; sur-tout, ne laisse pas, de grace,
Echapper par humeur une excellente place.
A. A parler franchement, votre obstination
Ne donne pas de vous très-bonne opinion.
Me faut-il joindre ici mon instance à la sienne?
Ce pauvre Dorival, en honneur, me fait peine.
L. Je ne m'étonne pas qu'il vous ait attendri:
Moi qui suis contre lui si justement aigri,
Je suis presque tenté de le croire sincère;
Mais non; je connois trop à fond son caractère;
Non, restons ennemis; près de vous, au surplus,
Je ferois maintenant des efforts superflus.
Mais quoiqu'au dernier point le fourbe m'embarrasse,
Plutôt mourir de faim que lui devoir ma place.
Adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

ARISTE, DORIVAL.

A. Concevez-vous un tel entêtement?
D. Oh, nous le calmerons; c'est un fort bon enfant.
A. Il est brusque, étourdi, mais je le crois honnête.
D. Très-honnête, et tout part d'une mauvaise tête:
Peut-être contre moi quelqu'un l'aura fâché.
A. Vous croyez? **D.** Eh.. vraiment, quelqu'ennemi caché..
Car ce pauvre Laroche, il n'est qu'une machine!
A. Mais comment... **D.** Tant de gens désirent ma ruine!
A. Mais qui soupçonnez-vous d'un semblable dessein?
D. Ah! ne le cherchons pas. De penser que Firmin...
Cela seroit affreux; il en est incapable.
A. Je pense comme vous. Il paroît estimable,
Très-modeste sur-tout. **D.** Il est modeste aussi.
A. Vous le connoissez, vous? **D.** Je le crois mon ami.
A. Quel homme est-ce, entre nous? **D.** Firmin est, à bien dire,
Un de ces employés ainsi que j'en désire.
Suppléant à l'esprit par l'application:
Non qu'il soit sans mérite et sans instruction,
Mais quoi, s'il sait beaucoup, il le fait peu paroître.
A. Eh mais, vous me rendez jaloux de le connoître.
D. De vous voir je l'avois déjà sollicité:
Peut-être il se sent fait pour son obscurité.
Je me charge pourtant.... **A.** Non pas. Je vous rends grace;
Près de l'homme à talens, Dorival, l'homme en place
Peut faire sans rougir la moitié du chemin:
Je veux aller moi-même au-devant de Firmin.
Reprenons l'entretien troublé par ce Laroche.
D. (*embarrassé.*) C'est qu'il est déjà tard. **A.** Cependant...
D. L'heure appro...
Où vous devez donner audience... **A.** (*tirant sa ...*
Oui, ...
D. Remettons à demain. **A.** Soit. **D.** Je vais..
D. Quoi donc? **A.** Je puis au moins vo...

Qui demande à-la-fois du talent, du courage.
D. Parlez. **A.** Par sa mauvaise administration,
L'ancien ministre a mis tout en confusion;
Et malgré cette utile et dure expérience,
Il reste encor par-tout plus d'abus qu'on ne pense.
Il faudroit un mémoire où, sans ménagement,
On dît la vérité même au gouvernement.
D. Eh mais, permettez donc; un écrit de la sorte
Sur vous, sur son auteur peut attirer . . . **A.** Qu'importe?
Jamais, quelque danger que nous puissions prévoir,
Devrons-nous balancer à remplir un devoir?
D. C'est juste. **A.** C'est à vous de faire cet ouvrage;
Je ne vous en dis pas là-dessus davantage;
Vous connoissez le mal autant et mieux que moi.
D. Et nos intentions sont les mêmes, je croi.
A. C'est cela. Le public vous attend, je vous laisse.
Ne perdez pas de tems. Songez que le mal presse;
Que le plus prompt remède en borne les progrès.
(Ariste sort; Mad. Dorlis entre d'un autre côté.)

SCÈNE VI.

DORIVAL, Mad. DORLIS.

MD. Il est parti; voilà l'instant que j'attendois.
A l'insu de mon fils, il faut que je m'explique.
D. Qu'est-ce donc? **MD.** Nous ferons ce soir de la musique.
De Laure je voudrois faire briller la voix.
D. Elle chante si bien! **MD.** Vous vous êtes par fois
Mêlé d'écrire, vous? **D.** Mais à qui, je vous prie,
N'est-il pas échappé quelques vers dans sa vie?
MD Eh bien, faites-nous donc pour ce soir un couplet.
D. Une romance? **MD.** Bon; ce genre-là lui plaît.
D. Si le zèle pouvoit suppléer au génie,
Que ma romance auroit de grâce et d'harmonie!
MD. J'entends. **D.** Et j'ai besoin de ce travail léger.
J'ai passé cette nuit entière à corriger
Des comptes, des rapports. **MD.** Occupation fade.

D. Je ne sais; ce matin je suis un peu malade.
Les beaux arts vont bientôt dissiper ma langueur,
Et toi, sainte amitié, baume consolateur.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROBINEAU.

R. (*parlant de la coulisse.*) Pardi, puisqu'il est là, je puis entrer, peut-être.
MD. Qu'est-ce donc? **R.** (*en entrant.*) Ces valets sont plus fiers que leur maître.
C'est monsieur Dorival que je cherche? **D.** C'est moi?
R. Que je vous examine. Eh oui, c'est vous, ma foi.
Je crois vous voir encor sauter dans le village.
A votre tour, allons, fixez bien mon visage.
Je suis un peu changé. Me connoissez-vous? **D.** Non.
R. Christophe, fils d'André Robineau, vigneron,
Qui jadis épousa la grosse Magdeleine,
De défunt votre aïeul la cousine germaine?
D. Ah, oui. **R.** Mais on s'embrasse entre parens, je croi?
D. Sans doute, et c'est avec plaisir que je vous voi.
R. Grand merci. **D.** Mais sortons de ce lieu, je vous prie;
Je ne suis pas chez moi. **MD.** Point de cérémonie.
Dorival, recevez ici votre parent.
D. Vous me le permettez? c'est par trop complaisant.
C'est un garçon tout simple, un bon parent que j'aime.
MD. Je vous reconnois là. **R.** J'arrive à l'instant même.
D. Fort bien: de quel endroit? **R.** Et pardi, du pays.
Mais c'est un monde entier au moins que ce Paris!
Depuis une heure et plus que j'ai quitté le coche,
Je vais cherchant partout et vous-même et Laroche,
Le voisin, vous savez! Mais je vous trouve enfin,
Et me voilà content. **D.** Pour affaires, cousin,
Vous venez à Paris! **R.** Ma foi, je
D. Et quelle est-elle donc! **R.** Je
D. Ha, ha! **R.** C'est un objet assez

D. (*à Mad. Dorlis.*) Excusez. **MD.** Il m'amuse. **D.** Il est divertissant.
R. C'est Pierre le roulier qui nous fit la remarque
Qu'à Paris vous aviez bien conduit votre barque.
Quand vous étiez petit, vous étiez si malin!
A coup sûr, disoit-on, il fera son chemin,
Celui-là. Nous savions déjà de vos nouvelles;
Mais, ma foi, pour y croire, elles sembloient trop belles.
Quand tout fut bien prouvé, mon père dit: Mon fils,
Va trouver le cousin Dorival à Paris.
Tu seras bien payé des frais de ton voyage.
Peut-être feras-tu quelque bon mariage.
Je pars, et me voilà. Mais, madame, pardon.
Bon sang ne peut mentir; et voilà la raison
Qui fait que tout mon cœur devant vous se déploie.
Ce cher cousin! Je suis si transporté de joie!
MD. Rien n'est plus naturel. **R.** En deux mots, s'il vous plaît,
Cousin, faire fortune est un si beau secret!
Vous qui le possédez, donnez-m'en la recette.
D. Sois franc, modeste, honnête, et ta fortune est faite.
Voilà tous mes secrets, cousin, en vérité.
Tout le monde au pays est en bonne santé?
R. Fort bonne, dieu merci. La famille prospère.
Bertrand vient d'épouser Javotte sa commère.
Sa femme est déjà grosse, et compte bien, cousin,
Que de son nouveau-né vous serez le parrain.
Enfin tout va des mieux, hors votre pauvre mère,
Qui dit qu'il est bien dur d'être dans la misère,
Et d'avoir un enfant riche comme un Crésus.
D. (***bas à Robineau.***) Tais-toi. **MD.** Que dit-il là? **D.** Comment! ces mille écus
Ne sont pas arrivés? Vous me déchirez l'ame!
Eh mais, concevez-vous un tel retard, madame?
Ma pauvre mère, ô ciel! comme elle a dû souffrir!
MD. Oui vraiment, je le crois; il faut la secourir.
D. Oui sans doute, il le faut. Il faut que je demande
Au ministre un co[illegible] n'est pas grande.
En dix jours [illegible] pays.

Elle n'a pas voulu s'établir à Paris:
Je l'en avois pressée; elle est fort attachée
Aux lieux de sa naissance. **R.** Elle est donc bien cachée
Car à Paris, dit-elle, elle vouloit venir;
Et vous seul au pays sûtes la retenir.
D. Dans tout ce qu'elle veut elle est fort incertaine.
Ce que j'apprends me cause une sensible peine.
MD. Je le crois, et je rends justice à votre cœur.
Mais vous aurez bientôt réparé ce malheur.
Votre mère déjà connoît votre tendresse.
Avec votre parent, Dorival, je vous laisse.
Qu'une femme sera fortuné avec vous!
Quiconque est si bon fils, doit être bon époux.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

DORIVAL, ROBINEAU.

R. Pardi, mon cher cousin, votre accueil doux et tendre
Fort agréablement est fait pour me surprendre.
Il est si fier! si fier! ce seroit un hasard
S'il vous reconnoissoit, disoit-on.
D. (*après s'être bien assuré que Mad. Dorlis est partie.*)
Sot bavard.
Qui nous amène ici ta visite importune?
R. Je vous l'ai déjà dit, je viens faire fortune.
D. Fortune? l'imbécille! **R.** Eh mais, vous me traitez...
Je ne suis encor pas fait à vos duretés.
D. Le voilà bien malade; en effet, c'est dommage!
Fainéant, pour Paris, qui laisse son village.
R. Mais comme en un instant vous changez de façon!
Vous êtes doux d'abord; puis vous prenez un ton!
Il faut du naturel, et vous n'en avez guère.
Et si j'allois par-tout publier la manière
Dont vous me recevez, cousin: à votre cœur
Un semblable récit ne feroit pas honneur.

D. (*effrayé.*) Publier! **R.** Oui vraiment. **D.** Garde-toi d'en rien faire.
Va, je te placerai, j'aurai soin de ma mère.
Pour commencer, tu vas avoir un bon emploi.
R. Passe encor. **D.** Mais ailleurs viens causer avec moi.
R. Écoutez, je voudrois une fortune sûre;
Tâchez de me lancer dans quelque fourniture.
D. (*à part.*) Au pays renvoyons l'imbécille au plutôt.
(*Haut.*) Viens, suis-moi; je saurai t'employer comme il faut.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAROCHE, CHARLES.

L. Je vous cherchois. Eh bien, j'ai tenu ma promesse.
De Dorival je viens de conter sa bassesse
Au ministre. **CH.** Vraiment? Et le voilà perdu?
L. Pas tout-à-fait encor; car il m'a répondu
Si bien . . . Comme un vrai sot, je me suis laissé prendre.
Dorival, affectant un air sensible, tendre,
Prétend absolument que je rentre au bureau
En qualité de chef. **CH.** Comment! mais c'est fort beau.
L. De places et d'argent je le savois avide;
Je ne le croyois pas si méchant, si perfide.
Ces marques d'amitié, grimaces d'un cœur faux.
Oh! je n'ai pas été dupe de ses grands mots,
Et j'ai refusé net. **CH.** Ainsi voilà mon père
Encor au même point? **L.** Oui; mais laissez-moi faire.
CH. Pour moi, toujours épris de cet objet si cher,
Je me suis obstiné par-tout à la chercher.
J'espérois qu'au jardin elle pourroit descendre;
Et c'est-là qu'inspiré par l'amour le plus tendre,
J'ai fait quelques couplets. **L.** Fort bien, faites des vers,
Tandis que, ranimé par ce premier revers,
Je vais sur nouveaux frais me mettre à sa poursuite.
Il se trompe bien fort, s'il croit en être quitte.
CH. De semblables moyens pour nous sont-ils bien faits?
Laissons ce malheureux vivre et ramper en paix
Et de ce qu'il obtient par ses détours insignes,
A force de vertus, sachons nous rendre dignes.

L. Foiblesse, préjugé, qu'une telle fierté:
Voulez-vous voir enfin régner la probité?
Tout se fait ici-bas par cabale et par brigue;
Pour les honnêtes gens, souffrez donc qu'on intrigue.
Dans tout ceci, d'ailleurs, vous n'avez rien à voir:
Cultivez vos talens, je les ferai valoir.
Moi, j'en fais mon affaire. **CH.** Oui; mais de la prudence!
Vous avez ce matin fait une inconséquence.
L. Et ce n'est pas la seule encor que je ferai.
Peut-être; je le sais: mais quoi! j'y reviendrai
Si souvent, qu'à le perdre il faut que je parvienne.
Je fus long-tems sa dupe; il faut qu'il soit la mienne.
Laissons faire le fourbe, et nous passons bientôt.
Moi, pour un scélérat, et Firmin, pour un sot.
CH. On vient. **L.** C'est Dorival. **CH.** Ah! fuyons sa présence:
Retournons au jardin achever ma romance.
(*Il sort.*)
L. (*seul.*) Sortons aussi; courons préparer nos desseins..
Restons plutôt; le fat croiroit que je le crains.

SCÈNE II.

DORIVAL, LAROCHE.

D. Ah! c'est monsieur Laroche? **L.** Oui, monsieur, c'est lui-même.
D. Bien confus. **L.** Mais pas trop. **D.** Votre colère extrême
Contre moi n'a pas eu très-grand succès pourtant.
L. Il faut s'en consoler. **D.** Tout en vous résistant.
Je gémissois pour vous de cette humeur fantasque...
L. Ariste n'est plus là; tu peux lever le masque.
D. Plaît-il? **L.** Soit insolent en toute liberté.
D. Comment? **L.** Te voilà fier de l'avoir emporté.
D. Vous êtes en effet à tel point redoutable,
Qu'on doit être bien fier d'un triomphe semblable.
L. Si pour vous, ce matin, je fus peu dangereux.
Formé par vos leçons, un jour je ferai mieux.
D. [illegible] me nuire encor conservez-vous l'envie?

L. Mais, pour un coup perdu, quitte-t-on la partie?
D. Au bon homme Firmin, te voilà donc lié.
L. A tes travaux souvent il est associé.
D. Combien t'a-t-il promis pour ce bel assemblage?
L. Combien lui donnes-tu pour faire ton ouvrage?
D. Prends garde; je pourrois te faire un mauvais sort.
L. Prends garde; se fâcher, c'est prouver qu'on a tort.
D. Je devrois en effet rire de sa démence.
L. D'un indigne ennemi vous bravez l'impuissance,
Et je vais méditant de plus habiles coups,
Travailler à me rendre enfin digne de vous.
Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DORIVAL *seul.*

L'on veut porter Firmin à l'ambassade:
Oh! vous ne l'avez pas encor, mon camarade.
Mais Firmin jusqu'ici fut si bien avec moi.
C'est son fils; il est jeune, il fait des vers, je croi.
Et ce Laroche encor est là qui les excite.
Je ne puis le nier, Firmin a du mérite;
Si jamais ils en font un homme ambitieux,
Personne ne sera pour moi plus dangereux.
Il faut les prévenir . . . Quel embarras extrême!
Ce Firmin et son fils me sont, à l'instant même,
Nécessaires tous deux, pour hâter mes projets;
Servons-nous-en d'abord, et nous verrons après.

SCÈNE IV.

DORIVAL, FIRMIN.

D. Ah! vous voilà? j'allois chez vous, mon cher confrère.
F. Chez moi! **D.** Pour vous parler . . . . . **F.** De quoi?
D. D'une misère;
J'avois vraiment besoin de vous voir, cher Firmin.
On vouloit nous brouiller. **F.** Nous! **D.** Le fait est certain.

Soyez franc. Vains efforts, ou du moins, je l'espère;
Mon amitié pour vous, grace au ciel, est sincère.
Aussi, quand ce matin Laroche, en étourdi,
M'accusa, Dorival se montra votre ami.
F. Quoi! Laroche . . . **D.** Il m'a fait la plus affreuse scène.
F. Il se voit sans état: vous concevez sa peine.
D. C'est un ingrat! Après ce que pour lui j'ai fait,
C'étoit pour vous servir, dit-il, qu'il agissoit.
Il vous servoit fort mal, en cherchant à me nuire;
Vous rendre heureux, voilà tout ce que je désire.
Mais comme je connois bien mieux que lui vos goûts,
J'avois déjà formé certains projets sur vous.
Je le sais, le fracas des bureaux vous ennuie,
Et de Paris enfin vous n'aimez pas la vie.
Vous serez satisfait de mes arrangemens,
Je vous assurerai de bons appointemens,
Ainsi, sur votre sort aucune inquiétude.
Cependant vous vivrez dans quelque solitude,
Moi, je vous enverrai de l'ouvrage là-bas.
Vous aimez le travail, vous n'en manquerez pas.
F. Mais comment! **D.** Ce projet n'est encor qu'en idée;
La chose de long-tems ne sera décidée.
Heureux qui vit aux champs! Pour ma part, je gémis
De me voir retenu par ma place à Paris,
Esclave du grand monde, en but à l'injustice.
Aussi d'un bon parent j'ai cru remplir l'office,
Tantôt en renvoyant sans délais au pays,
Un cousin qui vouloit s'établir à Paris.
Cher cousin! J'ai payé les frais de son voyage;
Ne vaut-il pas bien mieux vivre obscur au village,
Que végéter ici . . . **F.** Comme vous, je le croi.
Quel motif, s'il vous plaît, vous conduisoit chez moi?
D. Mais des vrais sentimens d'un confrère que j'aime,
Avant tout, je voulois m'assurer par moi-même.
Puis, vous m'avez aidé déjà plus d'une fois.
Je suis loin de cacher tout ce que je vous dois.
Pour correspondre à tout, ma place est si cruelle! . . . .
L'organisation de mes travaux est telle . . .
Pour y suffire, il faut ma tête, en verité.

Vous êtes bien content du ministre? **F.** Enchanté.
D. C'est-là ce qui s'appelle un ministre capable!
Ma foi, sans lui le mal étoit irréparable!
Tout n'est pas bien encor, je lui disois tantôt:
Voulez-vous qu'avant peu tout marche comme il faut,
Que présenté par vous, un mémoire sévère
Trace au gouvernement ce qui lui reste à faire.
Dans nos projets, il est entré fort vivement,
Et veut que cet écrit soit fait incessamment.
Il m'en avoit chargé; mais le détail immense
De ma place . . . D'honneur, je frémis, quand j'y pense.
F. Et sur moi, vous comptez, n'est-ce-pas? **D.** Oui, ma foi.
F. Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi.
D. Je le sais. **F.** Des erreurs de l'ancien ministère,
Long-tems dans nos bureaux le témoin oculaire,
Au lieu de me borner à d'impuissans regrets,
Confiant au papier mes chagrins, mes projets,
Je me trouve avoir fait dès long-tems votre ouvrage.
Je ne prévoyois pas quel en seroit l'usage;
Mais n'importe, au milieu de mon affliction,
Ce travail me servoit de consolation.
D. Quoi, vraiment? **F.** Voulez-vous que je vous abandonne
Mes papiers? **D.** Volontiers. La rencontre est fort bonne.
F. Ils sont en mauvais ordre. **D.** Eh mais c'est bien le moins
Que pour les arranger je prenne quelques soins;
Dès ce soir le ministre aura notre mémoire,
Et je vous nommerai; vous en aurez la gloire.
F. De ce point, entre nous, je suis peu curieux.
Etre utile, voilà l'objet de tous mes vœux.
D. Digne et brave Firmin, personne n'apprécie
Mieux que moi vos talens et votre modestie.
Ah, ça, vous allez donc m'apporter . . . . **F.** A l'instant.
Attendez-moi; je vais . . . **D.** Allez, je vous attends.
F. Mon fils que j'apperçois vous tiendra compagnie;
Mais avec lui, gardez le secret, je vous prie.
D. Hé pourquoi? **F.** Pour raison. **D.** Vous le voulez? Fort bien;

Cela me coûtera, mais je ne dirai rien.
(*Firmin sort.*)

D. (*seul.*) Pauvre homme! il craint, je crois, que son fils ne le gronde.

SCÈNE V.

CHARLES, DORIVAL.

CH. *relisant un papier qu'il tient à sa main.*
Encor ce Dorival! (*Il veut sortir.*) **D.** (*le retenant.*)
Pourquoi donc fuir le monde
Ainsi, mon jeune ami? .... **CH.** Monsieur ..... Quel contre-tems!

D. Je brûlois de vous voir, mon cher, depuis long-tems:
Comment gouvernons-nous les vers, la poésie?
Le cher Firmin, je crois, un peu nous contrarie.
Il a tort; vous avez un vrai talent déjà.
Si vous étiez connu? Mais quoi! cela viendra:
Et je parlois de vous encor ce matin même.
A la mère d'Ariste: oui, déjà l'on vous aime
Sur ce que j'en ai dit. **CH.** A quelle occasion?
D. Au bel esprit elle a quelque prétention:
Je ne sais trop pourquoi ... Pour son fils, on la flatte:
Si de quelque manière adroite et délicate
Vous lui faisiez la cour? Moi, je vous cherche exprès:
Elle m'a, pour ce soir, demandé des couplets.
Or, j'ai fait dans mon tems quelques pièces légères.
Mais mon esprit s'est bien rouillé dans les affaires.
Si c'étoit non pas moi, mais vous qui les fissiez,
Cela seroit charmant. Vous me les confiez:
Je les lis, on en est charmé, l'on m'interrompt:
Moi je nomme l'auteur en faisant votre éloge.
Nous applaudissons tous à vos talens naissans.
Et bientôt nous composons un poëte de plus
Fameux par ses écrits, ainsi que par ses armes.
CH. Un pareil avenir, sans doute, a bien des charmes.
D. Voilà pourtant le sort qui vous est promis.

CH. (*à part.*) Il me flatte; le fait ne m'est que trop prouvé.
Mais que de la louange on sait mal se défendre!
Malgré moi, je suis prêt à me laisser surprendre.
(*Haut.*) Il faut donc pour ce soir . . . **D.** Un rien, une chanson,
Où vous pourriez glisser sans affectation
Quelques traits délicats à la gloire d'Ariste.
CH. Que d'un ministre moi je sois panégiriste!
Jamais: d'un vrai poëte ayons la dignité;
Quand il s'adresse aux grands, quoique bien mérité,
Tout éloge est suspect et sent la flatterie.
D. D'un enfant d'Apollon voilà bien le génie;
Point de louanges, non; quelques jolis couplets
D'amour, de sentimens? **CH.** (*regardant son papier.*) Lorsque je les ai faits,
Croyois-je que sitôt ils seroient vus de Laure?
D. Comment! ce sont des vers? **CH.** Oh, bien foibles encore.
D. Eh, qu'importe? Bon Dieu! voilà tout ce qu'il faut.
Donnez, vous en aurez des nouvelles bientôt.
Une romance, au fond, est de peu d'importance;
Mais ces riens-là souvent font plus que l'on ne pense;
Des femmes par ces riens on gouverne l'esprit,
Et les femmes toujours ont eu tant de crédit!
Donnez . . . Vous refusez? vous en êtes le maître.
Ecoutez, j'aspirois à vous faire connoître;
Vous ne le voulez pas? gardez donc vos couplets:
C'étoit pour vous servir, au fond, que j'agissois.
CH. (*hésitant.*) Mais . . . . **D.** Quoi! je n'entends rien aux façons que vous faites.
CH. Je ne sais si je dois . . . **D.** (*lui arrachant presque le papier.*) Pauvre enfant que vous êtes!
Donnez cela; je veux vous servir, malgré vous;
Votre père bientôt consentant à vos goûts . . .
Mais je l'entends. (*Il serre le papier dans sa poche droite.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FIRMIN.

F. (*à Dorival en lui remettant des papiers.*) Tenez. Chut.
D. (*serrant les papiers dans sa poche gauche.*) Je saurai me taire.
CH. (*à part.*) Ai-je eu tort? De mes vers, au fond, que peut-il faire?
D. Vous m'avez fait passer un quart-d'heure bien doux,
Mes chers amis... Mais quoi! l'on s'oublie avec vous.
Le ministre m'attend, à regret je vous quitte:
Toujours on gagne à voir des hommes de mérite.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FIRMIN, CHARLES.

F. Eh bien, voilà cet homme intrigant, suivant toi.
Personne plus que lui ne s'intéresse à moi.
CH. Peut-être vous m'allez accuser de folie;
Mais plus il vous caresse, et plus je m'en défie.
Auprès de vous il prend un ton sensible, doux;
Il veut vous perdre, ou bien il a besoin de vous.
F. Pourquoi donc, à ce point, pousser la méfiance?
Va, crois-en ma tendresse et mon expérience:
Dussent-ils triompher, mon fils, à nos dépens,
Le plus tard que l'on peut, il faut croire aux méchans.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, [illegible].

L. Ah! vous voilà, Firmin [illegible]
Ariste veut vous voir. **CH.** Mon père? **F.** Mais [illegible]

J'ai bien vu lorsque [illegible]
Que d'Ariste il faut [illegible]
Pour Dorival [illegible]
A quelque chose au moins [illegible]

CH. Vous voilà donc connu malgré vous: quel bonheur!
F. Oh! tu me vois déjà ministre, ambassadeur.
Ariste veut me voir pour moins que rien peut-être.
L. Non; sur ce que j'ai dit, il veut vous mieux connoître.
Ce n'est pas tout encor; peut-être Dorival,
D'après ce que je sais, touche au terme fatal.
C'est une horreur . . . suffit. Ariste, tout-à-l'heure,
Pour vous voir, envoyoit jusqu'en votre demeure.
On a dit au bureau que vous étiez ici;
Sans doute il va venir; et, tenez, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ARISTE.

(*Laroche se retire au fond du théâtre et écoute avec la plus grande attention.*)

A. Monsieur Firmin, j'ai vu de vous plusieurs ouvrages
Qui m'ont paru remplis des projets les plus sages;
Par-tout d'ailleurs j'apprends que vous êtes cité
Pour votre modestie et votre probité.
Les hommes comme vous me sont bien nécessaires;
Je viens donc réclamer vos secours, vos lumières,
Pour m'aider dans le poste à mes soins confié.
Voulez-vous m'accorder, Firmin, votre amitié?
F. Je suis honteux et fier de tant de confiance,
Et j'accepte votre offre avec reconnoissance;
Mais je crains qu'on ne m'ait un peu trop exalté.
CH. Monsieur, on vous a dit la pure vérité;
De grace, sur ce point, n'en croyez pas mon père.
F. Vous, mon fils, vantez moins un mérite ordinaire.
A. Voilà donc votre fils? **F.** Oui. **A.** Ce Charles Firmin
Dont ma mère et ma fille encore ce matin
M'ont parlé? **CH.** Votre mère et la charmante Laure
De Charles ont daigné se souvenir encore?
A. Elles m'ont fait de vous un rapport bien flatteur.
CH. Puissé-je mériter leur estime, monsieur!
A. Aussi, je veux lier une amitié sincère,

Bon jeune homme, avec vous, comme avec votre père.
S'il est de mon devoir, Firmin, de vous chercher,
Il est du vôtre aussi de ne vous point cacher.
Laissez à l'être nul sa honteuse inertie:
L'homme à talent, monsieur, qui chérit sa patrie,
Au ministre lui-même ose se présenter,
Et brigue les emplois qu'il croit bien mériter;
Le méchant et le sot, l'un vain, l'autre hypocrite,
Sont toujours là, vantant leur prétendu mérite;
Et comment discerner les vertus, les talens,
S'ils ne s'opposent pas à leurs vils concurrens?
Du bien qu'on ne fait pas, du mal qu'on laisse faire,
Songez qu'on est coupable. **CH.** Entendez-vous, mon père?
A. Oui, monsieur, lorsqu'au vice il laisse un libre champ,
L'honnête homme devient complice du méchant.
F. Offrez-moi les moyens de servir ma patrie;
L'occasion par moi sera bientôt saisie.
A. Et je n'en veux pas plus. Pour nous connoître mieux,
Chez moi venez souper aujourd'hui tous les deux;
Nous aurons une aimable et bonne compagnie,
Mes parens, mes amis, gens sans cérémonie.
Ma mère à qui mon rang n'a pas donné d'orgueil
Vous fera, j'en réponds, le plus aimable accueil.
F. Nous acceptons l'honneur que vous voulez nous faire.
A. Et vous serez de moi satisfaits, je l'espère.
CH. (*à part.*) Je pourrai donc la voir! **L.** (*à part.*) Ceci ne va pas mal:
L'instant est favorable, attaquons Dorival.
(*à Ariste en s'avançant.*)
A l'honnête homme ainsi vous rendez donc justice?
Il s'agit maintenant de démasquer le vice.
Puisque j'ai le bonheur ici de vous trouver,
Je reprends mon discours, et je veux vous prouver . .
Dorival ce matin, m'a coupé la parole;
En l'accusant aussi, moi, j'ai fait une école.
La vérité pourtant, c'est que j'avois raison.
Vous demandiez des faits tantôt. J'en ai. **A.** Quoi donc?
L. Cet homme qui soutient sa famille et sa mère,
Il vient de recevoir d'une belle manière

Un cousin qui venoit tout bonnement chez lui,
Pour un petit emploi, réclamer son appui.
Comme un mauvais sujet, l'hypocrite le chasse.
Doutez encor qu'il soit au-dessous de sa place!
Mais de son mauvais cœur soyez bien convaincu.
Sa pauvre mère encor . . . **F.** Il vous est mal connu:
Ce parent qu'il renvoye aux champs, en homme sage,
Comblé de ses bienfaits, retourne à son village.
A. Avec lui Dorival s'est comporté fort bien.
L. Comment? **A.** Ma mère étoit présente à l'entretien.
F. Laroche, écoutez moins vos projets de vengeance.
L. Ferme; de Dorival prenez bien la défense.
F. Il est absent, je dois être son défenseur.
A. Dans mon esprit, Firmin, ce trait vous fait honneur;
Et Dorival tantôt se comporta de même
A votre égard; pour moi, c'est un bonheur extrême
D'honnêtes gens ainsi de me voir entouré.
(*à Laroche.*)
Pour vous, de Dorival l'ennemi déclaré,
On vous dit bon, sensible, et j'ai peine à le croire;
Ce que j'ai vu de vous n'est pas à votre gloire.
L. J'enrage . . . Taisons-nous. **A.** Quant au cher Dorival,
Je l'aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal.
Sur lui, je sais déjà les projets de ma mère.
CH. Comment! **A.** Ils ne sont pas éloignés de me plaire.
Et j'en ai d'autres, moi, sur vous comme sur lui,
Que je vous confierai, Firmin, dès aujourd'hui.
Je sors. Ne tardez pas à venir, je vous prie.
Charles, vous cultivez, dit-on, la poésie;
Ma mère, ce matin, m'a vanté vos talens.
Je veux mêler aux siens mes applaudissemens.
Vous nous lirez vos vers; et soyez sûr qu'Ariste
Aime les arts au moins, s'il n'est lui-même artiste.
Sans adieu, mes amis. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, hors ARISTE.

CH. Je pourrai lui parler.
Les projets de sa mère, ô ciel! me font trembler.
Je vois qu'à Dorival sa main est destinée.
F. Voilà, je crois, mon fils, une heureuse journée.
L. Oui, pour vous; mais pour moi? **F.** Ne vous affligez pas;
J'espère vous tirer d'un aussi mauvais pas.
(*A son fils.*)
Devant Ariste au moins, mon fils, de la prudence.
CH. Mais vous, mon père, aussi trêve à votre indolence.
F. Bien; c'est lui qui me prêche. **CH.** Eh, n'ai-je pas raison?
F. Que son exemple au moins te serve de leçon.
Je sors. Sous un quart-d'heure ici je viens te prendre,
(*A Laroche.*)
Croyez que, dès ce soir, si l'on daigne m'entendre,
(*A son fils.*)
Tout va se réparer . . . Attends-moi dans ces lieux.

SCÈNE XI.

LAROCHE, CHARLES.

L. Eh bien, qu'en dites-vous? Suis-je assez malheureux?
Firmin qui le défend! C'est d'une étourderie!
CH. Ami, j'ai rejeté tantôt votre industrie;
Je l'implore à présent. Il n'est que trop certain
Qu'à ce vil Dorival on destine sa main.
Je ne mérite pas d'être l'époux de Laure.
Mais Dorival en est bien plus indigne encore.
L. Croyez-vous donc avoir besoin de m'exciter,
Moi, que pour Dorival on vient de maltraiter?
Ecoutez-moi; je sais qu'Ariste, en ce lieu-mê
D'un ouvrage important, difficile à l'
Et très-pressé d'ailleurs, a chargé l
Il ne le fera pas, ou le fera fort
Son incapacité dès-lors est découv
Malgré son ton mielleux, tous dés

Aucun ne l'aidera, tant il est détesté!
CH. J'empêcherai mon père aussi de mon côté...
Je vois dans quel dessein il a pris ma romance.
Osera-t-il s'en dire auteur en ma présence?
L. Regagnons le jardin. S'il me voit avec vous,
Tout est perdu. Voyons à frapper les grands coups.
Oh! vous n'en êtes pas où vous croyez en être,
Mon ami Dorival. Vous vous dites mon maître:
Votre écolier se forme. Avant la fin du jour,
Il pourra vous donner des leçons à son tour.

(*Ils sortent.*)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. DORLIS, LAURE.

MD. Oui, Laure, il faut, avant que notre monde vienne,
Sur un point important que je vous entretienne.
Dites, que pensez-vous de Dorival? **L.** Qui, moi?
MD. Vous. **L.** C'est un homme aimable, honnête, je le crois.
MD. Fort bien. J'aime à vous voir penser ainsi, ma chère;
Car, si vous écoutez moi-même et votre père,
Dorival, avant peu, deviendra votre époux.
L. Mon époux! Pour ce choix je m'en rapporte à vous.
Mais, vous me gronderez d'un semblable caprice,
Cet homme que j'estime, à qui je rends justice . . .
Si je pense qu'il doit m'épouser, malgré moi
J'éprouve au fond du cœur une espèce d'effroi.
C'est une répugnance injuste autant qu'extrême.
Je crois que je le crains bien plus que je ne l'aime.
MD. Va, je sais ce que c'est qu'une telle frayeur.
L. Mais . . . **MD.** Effet d'une aimable et timide pudeur.
Comme toi, n'ai-je pas été jeune, ma fille?
Cet homme-là d'abord convient à ta famille.
Esprit universel, plein de goût, bon ami,
Si prévenant! Par-tout on se l'arrache aussi.
S'il n'étoit inquiet sur le sort de sa mère,
Il m'avoit bien promis, pour ce soir, de te faire
Une romance. Il sait, pour mieux te plaire en tout,
Dans les moindres objets étudier ton goût.
Mais je l'entends. Jamais [illegible] se fait attendre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

D. *remettant la chanson à Mad. Dorlis.*
Vous m'aviez demandé quelque chanson bien tendre?
J'ai fait ce que j'ai pu, madame, et la voilà.
MD. Quoi! vous nous l'apportez, cher Dorival, déjà?
Je craignois qu'accablé de la triste nouvelle . . .
D. Quelle? **MD.** Sur votre mère? . . . . **D.** Oui; mais j'ai reçu d'elle
Une lettre ce soir . . . une lettre où j'apprends
Qu'enfin elle a touché . . **MD.** Bon, ces trois mille francs?
D. Pouvois-je sans cela . . . Grace au ciel, je respire!
Le désir de vous plaire a repris son empire,
Et j'ai fait les couplets que je viens vous offrir.
MD. Si tu l'avois vu, Laure, il t'auroit fait souffrir.
C'est-là que de son cœur j'ai senti l'excellence.
Sans la connoître aussi, j'aime votre romance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ARISTE.

A. Dorival avec vous! Vous me le dérangez.
De quelque bagatelle encor vous le chargez?
MD. Voilà mon fils. D'abord il se met en colère.
A. Cet ouvrage important et pressé qu'il doit faire?
D. (*remettant le mémoire à Ariste.*) Il est fait; le voici.
A. Déjà! **D.** Croyez au moins
Qu'à cet écrit j'ai mis et mon tems et mes soins.
A. Mais comment? **D.** Les erreurs de l'ancien ministère
M'ont causé trop souvent une douleur amère . . .
Mes regrets n'ont été ni stériles ni vains.
Au papier confiant mes projets, mes chagrins . . .
Je me trouve avoir fait dès long-tems cet ouvrage;
Et de le publier j'aurois eu le courage . . .
Quand le gouvernement enfin, mieux éclairé,
Vous choisit, et le mal fut bientôt réparé;
Il se trouve aujourd'hui qu'on peut en faire usage;

Il s'agissoit de mettre en ordre chaque page;
C'étoit, vous le sentez, l'affaire d'un instant.
MD. Eh bien, mon fils, je crois que vous êtes content:
Ainsi vous vous trouvez tous deux d'intelligence;
Ce que vous demandez, il l'avoit fait d'avance.
A. Je vois, avec plaisir, que nous nous entendons.
Donnez, et dès ce soir, mon cher, nous l'enverrons.

(*Ici Laure s'assied près du métier de tapissier et travaille. Madame Dorlis s'assied auprès d'elle, et lit sa romance.*)

D. (*à part.*) Bon. Tâchons d'éloigner ce Firmin qui me gêne
Maintenant. (*Haut à Ariste.*) Excusez, je le dis avec peine;
Mais je crains que tantôt cette accusation
De Laroche sur vous n'ait fait impression.
A. Point du tout. **D.** Je l'ai craint. D'après ce qui se passe,
Je vois que ce Laroche avoit promis ma place.
J'ai fait le plus grand cas jusqu'ici de Firmin;
Mais pour moi je commence à le croire un peu fin.
A. Eh mais, vous me vantiez tantôt sa bonhomie?
D. Mais à ces bonnes gens faut-il que l'on se fie?
De piéges, d'ennemis je suis environné.
A. C'est à tort que Firmin par vous est soupçonné,
J'en réponds. **D.** Comme vous j'aimerois à le croire.
A. De Laroche en effet l'ingratitude noire
Est faite pour vous rendre à ce point ombrageux:
Mais s'il vous reste encor quelque doute odieux
Sur Firmin, à l'instant, de votre erreur extrême
Vous sortirez. **D.** Comment? **A.** Vous l'allez voir lui-même.
D. Ici Firmin! **A.** Ici. Je me l'étois promis;
Je l'ai vu. **D.** Bon. **A.** Il vient souper avec son fils.
L. Son fils! **MD.** Charles Firmin? **A.** Ce jeune militaire
Dont vous m'avez tantôt vanté le caractère.
Moi, je les ai priés à souper pour ce soir.
MD. Je me fais un plaisir de les bien recevoir.
A. (*à Dorival.*) Vous n'êtes pas fâché de les voir. **A.** Au contraire.
MD. Pour moi, d'après le fils, j'aime déjà le père;
Et toi, Laure? **L.** Mais c'est aussi mon sentiment.

A. (*à Dorival.*) Vous vous expliquerez tous les deux
franchement.
D. Oh, l'explication est fort peu nécessaire:
A bien dire, toujours j'ai cru Firmin sincère;
Et si pour lui je fus injuste un seul moment,
Je reviens avec joie au premier sentiment.
Pour moi, je suis certain que l'amitié l'anime . . .
A. J'en ai la preuve; il a pour vous beaucoup d'estime,
Et quoiqu'il ne me fût connu que d'aujourd'hui,
J'ai vu qu'il méritoit . . . **D.** L'éloge que de lui
Tantôt je vous ai fait. Voilà mon caractère,
Et l'envie à mon cœur fut toujours étrangère.
A. Il réunit bon sens, esprit et probité,
Et jamais on n'eut moins, je crois, de vanité.
Quoi! sous le nom d'un autre il verroit son ouvrage,
Qu'il ne souffleroit pas. **D.** Vous croyez? **A.** Je le gage.
MD. Son fils, sur cet article, est un peu différent.
L. C'est un jeune poëte, impétueux, ardent.
D. A d'autres, celui-là laisseroit-il la gloire
De ce qu'il auroit fait? **L.** Oh! j'ai peine à le croire.
A. J'aime à voir cette ardeur dans un jeune guerrier.
D. Mais, oui, cela promet. **A.** En sachant employer
L'un et l'autre à propos, ils seront fort utiles.
D. Il m'est doux de vous voir chercher les gens habiles.
A. C'est mon devoir. **D.** Sans doute. (*Bas à Mad. Dorlis.*)
Un mot. Vous le voyez,
On craint que du travail vous ne me dérangiez.
Si ce soir, par hasard, on chante ma romance,
Ne me nommez pas. **MD.** Non. **D.** Même, lorsque j'y
pense,
Si je priois quelqu'un de la société
De s'en dire l'auteur, pour plus de sûreté?
MD. Comment! vous souffririez qu'un autre en eût la
gloire?
D. C'est un rien. **A.** Je voudrois parcourir ce mémoire.
Mais on vient: ce sont eux.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, FIRMIN.

A. Vous étiez attendus
Déjà, messieurs; entrez, soyez les bien venus.
Cher Firmin, vous voyez et ma mère et ma fille.
Vous, vous étiez connu déjà de la famille.
MD. (*à Charles.*) Je ne m'attendois pas à vous voir à Paris;
On aime à retrouver ainsi ses bons amis.
CH. Ce titre m'est bien cher. (*A Laure.*) De votre aimable tante
La santé! **L.** Grace au ciel, la voilà bien portante.
Je n'oublierai jamais tout ce que je lui dois:
Chez elle, je vous vis pour la première fois.
L. C'est nous qui lui devons de la reconnoissance.
A. (*à Firmin.*) Laissons ces jeunes gens renouer connoissance.
Ça, voici Dorival. **D.** Je suis en vérité . . .
De vous voir introduit près d'Ariste . . . enchanté.
A. Vous êtes faits tous deux pour vous rendre justice:
Il a quelque soupçon qu'il faut qu'il éclaircisse.
D. Eh non, monsieur Firmin connoît mon amitié.
A. Et de retour croyez que vous êtes payé.
J'aurois voulu tantôt que vous pussiez entendre
Avec quelle chaleur Firmin sut vous défendre.
C'est ce Laroche encor . . . **D.** Dites-moi donc pourquoi
Laroche est, à ce point, acharné contre moi?
A. Cet homme-là n'a pas le secret de me plaire
Au moins; je lui soupçonne un mauvais caractère.
F. Non. Si pour vous tantôt j'ai parlé contre lui,
De Laroche, à son tour, je veux être l'appui.
D. Il n'en est pas besoin. Je l'estime moi-même;
Je connois son bon cœur et sa folie extrême.
Qu'importe qu'en tous lieux par lui je sois noirci.
Si près de vous, Firmin, il n'a pas réussi?
ation, vous voyez, est finie.
yez-vous donc, messieurs, je vous en prie.
s.) A Madame Dorlis j'ai remis la chanson.

CH. Vraiment? **D.** Et de l'auteur j'ai déjà dit le nom.
A. Firmin, que pensez-vous de mon aimable Laure?
F. On me l'avoit vantée, et je la trouve encore
Mieux que je ne croyois. **A.** Enfin elle vous plaît?
F. Oh! beaucoup. **D.** (*bas à Mad. Dorlis.*) Savez-vous ce
que j'ai déjà fait?
MD. Non. **D.** Le jeune Firmin il se mêle d'écrire.
MD. Eh bien? **D.** Je l'ai prié de vouloir bien se dire
Auteur de la romance. Il daigne y consentir.
MD. Je le crois bien, vraiment! **D.** N'allez pas démentir..
MD. Puisque vous le voulez, il faut vous laisser faire.
A. Mais tout en attendant nos convives, ma mère,
Vous pourriez nous choisir quelques amusemens.
Le jeu, qu'en dites-vous? c'est un sot passe-tems.
F. Tout ce qui vous plaira. **CH.** Que Madame s'explique.
L. Monsieur Charles fait-il toujours de la musique?
A. Laure chante fort bien. Ainsi de ses enfans
Un père à tout propos exalte les talens.
Voyons, n'aurois-tu pas quelque chanson nouvelle?
CH. Si ce n'étoit pas trop gêner mademoiselle?
L. On vient de me remettre à l'instant ces couplets.
A. Bon. Si vous permettez, mes amis, moi, je vais
Profiter du moment pour lire son ouvrage.
D. Mais nous vous troublerons? **A.** Eh non; j'ai pris
l'usage
De travailler au bruit. Il ne s'agit ici
Que de lire d'ailleurs.

(*Il s'assied sur un côté du théâtre, et lit le mémoire que Dorival lui a remis.*)

D. Mais . . . **A.** Si j'en use ainsi,
De grace, excusez-moi; mais vraiment cela presse.
Mon devoir . . . **D.** J'entends: mais . . . **MD.** Puisqu'il veut
qu'on le laisse,
Voyons notre chanson. **L.** L'air est fort bien choisi.
MD. L'auteur n'est pas bien loin, et je le vois d'ici.
D. (*bas à Mad. Dorlis.*) (*Haut à Charles.*)
Ne me trahissez pas. C'est à vous que s'adresse
Un tel discours, mon cher. **A.** A lui? **F.** Comment!
seroit-ce

Charles, en effet? **D.** Lui-même. **L.** Eh quoi! c'est de monsieur?

MD. (*A Laure.*) Oui. N'allez pas nommer le véritable auteur,
Pour raison. (*Haut.*) Dorival accompagnera Laure.

D. (*prenant sa guittare.*) Volontiers. **F.** (*à son fils.*) Quelques vers bien négligés encore:
Mais la soif de rimer . . . **CH.** Mais avant de porter
Un jugement, mon père, il faudroit écouter.

L. *chante et Dorival l'accompagne.*

Ier COUPLET.

Puisque l'orgueil pour jamais te sépare
De l'objet qui t'a su charmer,
Jeune insensé, vois l'erreur qui t'égare,
Et sans espoir, cesse d'aimer.
Ainsi chantoit, au printems de sa vie,
Linval, sensible troubadour,
Qui ne pouvoit offrir à son amie
Que ses chansons et son amour.

MD. (*en regardant Dorival.*) Ce couplet-là promet!

D. (*en montrant Charles.*) C'est à lui qu'il faut faire Compliment. **MD.** J'entends bien. **F.** La pensée est vulgaire.

CH. Mais elle est vraie, au moins! **A.** Cette indroduction
Est fort bien, et déjà fixe l'attention.

II. COUPLET.

L. Il n'ose pas révéler à sa belle
Le secret de ses tendres feux.
Linval se tait; mais il est auprès d'elle:
C'en est assez pour être heureux,
Quand tout-à-coup la fortune inhumaine
Exile au loin le troubadour.
Vous pouvez seuls bien juger de sa peine,
O vous qui connoissez l'amour!

MD. Délicieux! **F.** Pas mal. **D.** Vous avez le suffrage
De tous vos auditeurs. **A.** J'aime fort ce passage.
Firmin, venez donc lire avec moi.

(*Firmin va près du ministre, et lit avec lui le mémoire.*)

MD. C'est divin.

D. (*à Ariste.*) Je dois beaucoup au moins, mais beaucoup à Firmin.

III. COUPLET.

L. Elle a cessé, cette cruelle absence;
Mais un autre aspire à son cœur.
Ah! dit Linval, s'il n'est plus d'espérance,
O mort! viens finir ma douleur.
Puissé-je au moins n'expirer qu'auprès d'elle
En lui révélant mon amour!
Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.

MD. Mais comme c'est touchant! Laure s'est attendrie;
Sur la fin du couplet, sa voix s'est affoiblie.
L. Oui, quel qu'en soit l'auteur, d'un véritable amant
Ces couplets sont l'ouvrage. **D.** Un pareil compliment
Est bien fait pour flatter. **CH,** Comment, il remercie!
D. N'est-il pas vrai, mon cher? **MD.** Pour moi, je suis ravie.
D. Ah, madame! **CH.** Monsieur . . **D.** Que vous avois-je dit?
Succès complet. **CH.** Encor? **A.** C'est d'un fort bon esprit!
D. (*à Firmin.*) Vous voyez, avec soin j'ai gardé vos pensées.
F. (*en souriant.*) A peu de chose près, je les vois là placées.
L. Je ne sais qui des deux . . . **D.** (*à Laure, en lui montrant Charles.*) Doux moment pour l'auteur!
A. Ouvrage de talent! **D.** C'est beaucoup trop d'honneur.
MD. (*relisant avec emphase les deux derniers vers de la romance.*)
Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au troubadour.
(*Enthousiasmée, bas à Dorival.*)
Dorival, c'en est fait, vous épouserez Laure.
CH. Ciel! **L.** Quoi? **A.** J'en ai peu vu d'aussi bien faits encore.
(*A demi-voix à Dorival.*)
Dorival, vous aurez l'ambassade. **CH.** Ah, mon Dieu!
A. Oui, vous serez nommé, j'en réponds, avant peu.
C'est d'un homme de bien ce que je viens de lire;
Il y règne d'ailleurs un talent que j'admire.
D. Pardon; mais je ne sais si je dois accepter;
Satisfait de mon sort . . . **A.** Vous devez tout quitter,
Si vous êtes ailleurs encor plus nécessaire.
D. Pourrai-je au moins choisir Firmin pour secrétaire?

F. Quoi! vous me demandez pour secrétaire, moi?
D. Oui, je sens que de vous j'ai besoin. **CH.** Je le croi.
A. Nous en reparlerons. Eh bien votre musique?
D. Mademoiselle chante avec un goût unique.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

UV. Tous vos parens, monsieur, entrent dans la maison.
A. Mes amis, vous allez passer dans le salon;
Moi, je veux envoyer ceci, sans plus attendre.
(*Bas à Dorival.*)
Ayez l'aveu de Laure, et vous êtes mon gendre.
Je le répète encor, cet ouvrage est complet;
En honneur, je voudrois pour beaucoup l'avoir fait.
D. (*A Charles.*) Vous voilà bien content! (*à Laure.*) L'ami Charles sait prendre
Fort bien les complimens . . . **L.** J'étois loin de m'attendre,
D'après les jolis vers que j'avois vus de lui,
Qu'il eût jamais besoin d'emprunter ceux d'autrui.
D. C'est par pure amitié. Mais quoi! la compagnie
Attend. **F.** (*à son fils.*) Eh bien, voilà ta romance applaudie.
CH. (*avec dépit.*) Oh! rien n'est plus flatteur.
MD. (*à Dorival qui donne la main à Laure.*) Bien, donnez-lui la main.
(*Dorival donne la main à Laure.*)
(*En donnant la main à Firmin.*)
Toujours charmant!
D. (*en gagnant le fond du théâtre.*) C'est vous qu'il faut louer, Firmin.
Je ne sais ce que c'est que de m'en faire accroire,
Et je lui dois vraiment mon mérite et ma gloire.

SCÈNE VI.

CHARLES (*seul.*)

Attendons un moment; car, si je les suivois,
Dans mon trouble, je sens que je me trahirois.
Ai-je souffert avec assez de patience?
Ah! oui, vantez-moi bien l'effet de ma romance.
C'est par dérision qu'on m'en nommoit auteur,
Et l'adroit Dorival en a seul tout l'honneur.

SCÈNE VII.

LAROCHE, CHARLES.

L. Charles, vous voilà seul? Cela va bien, je pense?
CH. Oui, très-bien en effet. **L.** Moi, j'ai bonne espérance.
CH. Voilà plus que jamais Dorival en crédit.
L. Bon! **CH.** On vante à l'envi son cœur et son esprit.
L. Vraiment? Mais cet ouvrage important, difficile . . .
CH. Il est fait. **L.** Allons donc. **CH.** Et le fond et le style,
Tout en est admirable. **L.** Est-il possible? **CH.** Eh, oui.
L. Il a donc un démon qui travaille pour lui?
CH. Enfin, cette ambassade? **L.** Eh bien? **CH.** On la lui donne.
On lui promet la main de la jeune personne.
L. Elle ne l'aime pas. **CH.** On aura son aveu.
L. L'ambassade et la fille! Eh bien non, ventrebleu,
Il ne les aura pas. Quoi! ce vil hypocrite
Enlèveroit le prix de l'honneur, du mérite!
Non, morbleu! Songez donc que nous partagerions
Sa honte, en le souffrant, nous qui le connoissons.
CH. D'Ariste, sans délai, je vais trouver la mère.
De mes couplets d'abord je veux . . . . **L.** Qu'allez-vous faire?
Eh oui, c'est bien cela vraiment dont il s'agit!
Sur madame Dorlis qu'ils aient quelque crédit,
Soit; mais croyez-vous donc qu'une simple romance
Sur l'esprit du ministre ait assez d'influence? . . .
Et non. C'est ce mémoire éloquent, et qu'il s'est

Procuré quelque part; car il ne l'a pas fait . . .
Mais quoi! sa fausseté fait seule tous ses charmes.
Combattons les méchans avec leurs propres armes.
En l'attaquant de front, je n'ai pu l'emporter;
Pour réussir, je vois qu'il le faut imiter.
Quoi qu'il m'en coûte enfin pour tromper même un traître,
Sous un tout autre aspect il est tems de paroître.
Que je sache une fois ce qu'il a dans le cœur:
Je suis moi-même un sot, ou j'ai bien du malheur,
Si je ne lui fais pas faire quelque sottise.
Rentrez, je vais . . . **CH.** Songez que dans cette entreprise,
Il faut . . . **L.** Et vous, songez qu'il va de mon honneur
A ce que du combat je sorte le vainqueur.
(*Charles sort.*)

SCÈNE VIII.

LAROCHE, *seul.*

Recordons-nous. Son but fut toujours de connoître,
Afin de servir, les penchans de son maître.
Avec Michel encore il causoit ce matin.
Ce valet est bavard. Quelque soupçon malin
S'est déjà répandu. Grace à son bavardage,
Il court un bruit q'Ariste, encor galant, volage,
Fait pour quelque beauté chercher un logement.
Sans en rien croire, on peut glisser adroitement . . .
Dorival . . . Taisons-nous.

SCÈNE IX.

DORIVAL, LAROCHE.

D. (*se croyant seul.*) A mes vœux tout succède.
Un chagrin inquiet cependant me possède.
Je ne tiens rien encore; et le père et le fils
Sont là prêts à m'ôter ce que l'on m'a promis.
Les éloigner . . . comment? Ariste irréprochable!

On ne gouverne point un homme raisonnable,
Qui n'a rien à cacher, aucuns ménagemens
A garder; ainsi donc aucun besoin des gens.
Ne lui pourrai-je enfin trouver quelque foiblesse?
L. (*approchant.*) Bon, j'y suis. **D.** Ah, c'est vous? **L.** Moi-même, qui confesse
Que j'ai des torts. **D.** Ha, ha! **L.** Que je sens d'autant plus
Que j'ai fait contre vous des efforts superflus.
D. C'est fort heureux vraiment. Votre langue ennemie
S'est déchaînée avec assez de perfidie.
L. Il est trop vrai; je n'ose espérer mon pardon.
D. Ah, fort bien; le malheur vous fait changer de ton.
L. Il faut que je renonce à cette grande place
Que vous vouliez tantôt ici que j'acceptasse;
Mais au moins, en faveur d'une vieille amitié,
Ne me nuisez pas. **D.** Moi! **L.** Vous. Un peu de pitié.
D. Mais . . . **L.** Comme j'ai quelqu'un qui pour moi s'intéresse . . .
D. Quelqu'un: c'est? . . . . . **L.** Une Dame à qui Michel m'adresse.
D. Michel! Vous connoissez ce valet? **L.** Oh, fort peu.
Mais comme on a donné ma place à son neveu,
Il cherche à m'obliger. **D.** Cette dame est parente
D'Ariste apparemment? **L.** On dit qu'elle est charmante;
Qu'il fait chercher pour elle un logement . . **D.** C'est bon.
Je ne demande pas tous ces détails . . . Son nom?
L. Je l'ignore. **D.** Fort bien. **L.** Michel le sait peut-être.
D. Vous me croyez donc bien jaloux de la connoître?
L. Je ne dis pas cela. **D.** Je ne veux rien savoir
Là-dessus; c'est demain que vous devez la voir?
L. Demain! **D.** Comme il paroît que c'est un grand mystère . . .
L. Oh! très-grand. Ainsi donc, songez bien à vous taire.
D. Il suffit, brisons-là. Je ne vous nuirai pas;
Il est de mon destin de faire des ingrats:
Mais je vous aime encor, malgré votre injustice,
Et je me joindrai même à votre protectrice.
Vous pouvez y compter. **L.** Oh! vous êtes trop bon.

D. Mais au moins que ceci vous serve de leçon.
L. Oh! jamais .... **D.** C'est assez. **L.** (*à part.*) Il donne dans le piége:
Comme on va vîte avec tant soit peu de manège!
Ainsi presque toujours, et je le vois trop bien,
La droiture en affaire est un mauvais moyen.
(*Il sort.*)
D. (*seul.*) Allons trouver Michel. Ce que je viens d'apprendre,
Ce que tantôt lui-même a su me faire entendre,
Tout prouve qu'il s'agit d'un amoureux lien;
Quel bonheur! Pour le coup, Ariste, je vous tien.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAROCHE (*seul s'asseyant et s'essuyant le front.*)

Ariste va venir; j'ai couru comme un diable:
Grace au ciel, je sais tout. Ils sont encore à table.
Je vois trop maintenant quel projet est le tien;
Ariste vertueux, tu n'étois bon à rien,
Dorival; vive ceux dont on connoît les vices!
Toujours ils ont besoin de secrets, de services;
Et de leurs complaisans, et de leurs confidens,
En dépit d'eux, ils sont à jamais dépendans.
Il respire: au ministre il croit une foiblesse:
Voyez quel vaste champ ouvert à sa bassesse!
Mieux que toi, j'ai saisi ce secret important;
Tu ne présumes pas le piége qui t'attend.
Ariste vient; allons, redoublons de courage.
Et tâchons cette fois d'achever notre ouvrage.

SCÈNE II.

ARISTE, LAROCHE.

A. Eh quoi! c'est encor vous qui m'avez demandé?
L. Que cet entretien soit le dernier accordé.
Si je ne parviens pas à vous convaincre, Ariste.
Votre honneur et le mien veulent que je persiste.
Tout ce que j'ai tenté pour perdre Dorival,
A tourné bien pour lui, comme pour moi fort **mal**;
Mais de le dép "ai gardé l'espérance.

A. Ah! c'en est trop enfin, et je perds patience.
L. Un seul mot. Ecoutez. Je sais qu'en ce moment
Vous cherchez dans Paris un petit logement.
A. Quoi? **L.** Je sais qu'il s'agit d'y loger une fille
Dans la misère, ainsi que toute sa famille.
A. De quel droit épier ainsi mes actions?
L. De l'ami Dorival j'ai suivi les leçons;
C'est lui qui, le premier, de votre domestique
A tiré, ce matin, ce récit véridique.
A d'étrangers soupçons dès-lors il s'est livré.
Quant à moi, sur ce point, je suis bien rassuré;
Car poussant l'examen plus loin, dans sa demeure,
J'ai vu la demoiselle; elle est plus que majeure;
Dorival la croit jeune: or, sans vous emporter,
Jusqu'au bout, s'il se peut, tâchez de l'écouter;
S'il ne découvre pas toute son infamie,
Tenez-moi pour fripon le reste de ma vie.
Je l'apperçois; je sors pour ne pas vous gêner.
(*Il sort.*)
A. (*seul.*) L'insensé! dans sa haine, à ce point, s'obstiner!
Quoi! Dorival . . . Non, non.

SCÈNE III.

ARISTE, DORIVAL.

D. (*à part.*) Il est seul, le tems presse;
Pour peu que je m'y prenne avec un peu d'adresse,
Je suis maître de lui. **A.** (*à Dorival.*) Ce qu'en ces lieux j'attend
Vous regarde, mon cher: sans perdre un seul instant,
Dès ce soir, j'ai pris soin d'envoyer votre ouvrage,
Et du gouvernement il aura le suffrage,
Je l'espère. **D.** Le vôtre est sur-tout précieux;
De l'avoir obtenu je me crois trop heureux.
(*A part.*) Sur ce sujet, comment faut-il que je l'amène?
Je ne hasarde rien, la chose est bien certaine,
Et je ne puis me livrer . . . . **A.** Vous paroissez rêveur?

Vous venez de me rendre un signalé service,
Et mieux instruit, je vais vous rendre enfin justice.
L. Pour honnête homme enfin, je suis donc reconnu?
Je respire? **A.** Oui, c'est vous qui l'aurez confondu.
Mais moi, dois-je abjurer la maxime chérie
Que la force d'esprit, le talent, le génie
Ne peuvent exister dans un cœur sans vertu?
Cet homme que pour vil à l'instant j'ai connu,
Il m'a remis tantôt un éloquent mémoire.
Du meilleur écrivain il soutiendroit la gloire:
Quelle fatalité que je ne conçois pas!
Un si rare talent avec un cœur si bas!
Sans délais, j'ai pris soin d'envoyer cet ouvrage;
Et le gouvernement, dans ses lettres, je gage,
(*Il décachete une des lettres qu'il tient à sa main.*)
De cet écrit me fait l'éloge . . . Justement.
L. Je n'ai sur cet objet aucun renseignement.
L'ouvrage est bon? **A.** Parfait. **L.** Je gagerois ma vie
Qu'il n'en est pas l'auteur. **A.** Comment? **L.** Je le pari
Je lui crois plus de cœur encor que de talent.
Si je pouvois . . . j'y suis. Oui, moyen excellent;
Si vous me secondez, il se trahit lui-même.
A. Mais comment? **L.** Chut, il vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, DORIVAL.

L. Quelle disgrace extrême!
D. Quoi donc? **L.** En un instant, comme tout a chang
D. Que peut signifier ce visage affligé?
L. Quel coup de foudre! **D.** Enfin? **L.** Quelle fatale lettr
A monsieur à l'instant on vient de la remettre:
Mais faut-il? . . . **A.** Achevez **L.** Il est disgracié.
D. Se peut-il? **L.** De sa place il est remercié.
D. Que dites vous, grands Dieux? **L.** La chose est tr
réelle.
Quelqu'un m'avoit déjà dit tout bas la nouvelle.
Par un zèle excessif j'accours pour m'informer . . .
Et monsieur franchement vient de me confirmer . . .

D. Dois-je croire, monsieur, cette nouvelle affreuse?
A. Ah! comment supporter cette épreuve honteuse?
L. Permettez donc, la honte ici n'est pas pour vous;
Quoique j'aie éprouvé tantôt votre courroux,
J'ai toujours tant aimé vous et votre famille,
Que j'ai tout oublié. **A.** Ciel! ma mère et ma fille!
C'en est trop, et je veux .... **L.** De grace, taisez-vous.

SCÈNE VIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, FIRMIN, Mad. DORLIS, LAURE.

LAR. Madame, et vous, Firmin, venez, unissons-nous.
MD. Pourquoi? **LAR.** Pour consoler monsieur dans sa disgrace.
LAU. Que dit-il? **MD.** Qu'est-ce donc? **LAR.** Il a perdu sa place.
LAU. Grand dieu! **D.** L'événement comme vous me surprend.
MD. J'étois loin de prévoir un malheur aussi grand.
CH. Ainsi, sur cette terre injuste et corrompue,
Le talent est proscrit, la vertu méconnue;
L'honnête homme ne reste en place qu'un instant,
Et du méchant lui seul le triomphe est constant.
A. Jeune homme croyez-moi, le ciel est équitable.
Le châtiment atteint tôt ou tard le coupable;
D. Mais répondez; au moins de ce coup imprévu
Connoît-on le sujet? **LAR.** Il n'est que trop connu;
Certain mémoire seul cause cette aventure.
F. Un mémoire! Celui dont vous faisiez lecture?
D. Où le gouvernement lui-même étoit traité
Avec une rudesse, une sévérité?
LAR. Précisément. **D.** Eh bien, avois-je tort de dire
Qu'il est des vérités que l'on doit s'interdire?
A. A remplir mon devoir je n'hésite jamais;
Et de l'avoir rempli, quelqu'en soit le succès,
Je ne me repens pas. **D.** Beau sentiment, sans doute;
Elle étoit belle aussi la place qu'il vous coûte.

LAR. Comme il calomnioit une action louable!
Car enfin j'ai tout su par elle et par Michel.
Cette femme pour qui d'un amour criminel
Il vous croyoit atteint! elle est infirme, âgée.
Par les soins de monsieur elle est déjà logée.
Et pour qui ces secours secrets et généreux?
Pour la fille d'Armand, ce marin si fameux.
En secourant ainsi l'honorable indigence,
Votre fils a payé la dette de la France.
A. De grace, mes amis, gardez-moi le secret.
MD. Pourquoi? **A.** Le publier, c'est détruire un bienfait.
(*A Dorival.*) Sortez.

(*Toutes les marques possibles de confusion.*)

LAR. Pauvre garçon! Il me fait de la peine.
Je l'avois bien prévu que je perdrois ma haine,
Dès que je le verrois déchu de sa grandeur.
F. Bien. Nous nous unirons pour calmer sa douleur.
LAR. C'est dit; je me sens prêt à lui rendre service.
A. J'ai lu dans votre cœur, Charles; il est trop novice
Encor pour déguiser un innocent amour.
Vos vœux, mon jeune ami, seront remplis un jour.
LAR. C'est que Charles est vraiment l'auteur de la romance,
J'en réponds.

MD. Quoi? **LAU.** Mon cœur me l'avoit dit d'avance.
MD. Charles fera, je crois, un excellent époux.
A. Imitez votre père, et sa main est à vous.
Sur l'intrigant ainsi l'honnête homme l'emporte.
Qu'il en arrive, hélas! rarement de la sorte!
Qui mérite une place est loin de l'obtenir;
Et le sot, en rampant est sûr de parvenir.

Fin du cinquième et dernier Acte.

ENCORE DES MÉNECHMES

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois en 1791.

PERSONNAGES.

M. DORSIGNY, colonel de cavalerie.
Madame DORSIGNY, sa femme.
SOPHIE, sa fille.
DORSIGNY, son neveu, même uniforme que son oncle, au premier et au second acte.
Madame de MIRVILLE, sa nièce.
VALCOUR, ami de Dorsigny neveu.
LORMEUIL, prétendu de Sophie.
CHAMPAGNE, valet de Dorsigny neveu.
Premier GARDE.
Deuxième GARDE.
Un POSTILLON.
Un NOTAIRE.
Premier LAQVAIS.
Deuxième LAQVAIS.
Troisième LAQVAIS [JASMIN].

La scène est à Paris.

ENCORE DES MÉNECHMES, COMÉDIE.

ACTE I.

[*Le théâtre représente un salon. On aperçoit un jardin dans le fond.*]

SCÈNE PREMIÈRE.

VALCOUR.

(Il entre avec précaution, après avoir regardé s'il n'y a personne dans le salon; il s'approche des bougies qui sont sur le bureau, et lit un billet.)

„Monsieur de Valcour est prié de se trouver mardi, „à six heures du soir, dans le salon de M. Dorsigny, „qui donne sur le jardin; il pourra facilement entrer „par la petite porte qui reste ouverte toute la journée."

Point de signature ... Si c'était une jolie femme qui me donnât un rendez-vous ici, cela serait charmant ... Qui sont ces deux individus qui entrent précisément par où je suis entré?

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, DORSIGNY neveu, tous deux enveloppés dans leurs manteaux, VALCOUR.

DN. *(donnant son manteau à Champagne.)* Eh! bon jour, mon cher Valcour.

V. Comment! c'est toi, Dorsigny? Par quel hasard te trouves-tu ici? et pourquoi cet attirail, cette perruque, et cet uniforme, qui n'est pas celui de ton régiment?

DN. Par précaution. Je me suis battu avec mon lieutenant-colonel; je l'ai blessé, et je viens me cacher

à Paris. Mais étant également sous mon uniforme et sous l'habit bourgeois, il m'a paru plus sûr de prendre exactement le costume de mon oncle: je suis à-peu-près de son âge, nous nous sommes toujours beaucoup ressemblés, même taille, même figure, même organe, même nom; la seule différence, en un mot, c'est qu'il porte perruque, et que moi je porte mes cheveux. Mais depuis que j'ai pris sa perruque et l'uniforme du régiment dont il est colonel, je m'étonne de la ressemblance. J'arrive à l'instant même, et je suis enchanté de te trouver exact au rendez-vous.

V. Au rendez-vous? Comment! est-ce qu'elle t'aurait mis dans la confidence?

DN. Qui! elle?

V. Tiens, mon ami, je n'ai rien de caché pour toi. Lis ce billet que m'écrit une femme charmante. *(Il lui donne le billet.)*

DN. *(riant.)* Une femme charmante!

V. De quoi ris-tu?

DN. C'est moi qui suis la femme charmante.

V. Toi?

DN. Moi-même.

V. Ah! parbleu, le tour est piquant. Pourquoi diable ne signes-tu pas tes lettres? Un homme d'un certain mérite qui reçoit un pareil billet, se croit réservé aux galantes aventures, et point du tout . . . Ah ça, mon cher, nous agissons sans façon ensemble; puisque c'est toi qui m'as écrit, je te souhaite bien le bon soir. *(Il veut sortir.)*

DN. *(le retenant.)* Mais écoute donc. J'étais bien aise de te voir avant toutes mes autres connaissances, pour prendre avec toi des mesures relatives à mon duel. J'ai besoin de crédit, de recommandation.

V. Eh bien! tu peux compter sur moi; mais j'ai des affaires importantes . . .

DN. Que tu négligeais pour un rendez-vous galant; mais dont tu te souviens quand il s'agit de me rendre service.

V. Point du tout, mais on m'attend.

DN. Où?

V. Aux Bouffons.

DN. Grande affaire!

V. Ne plaisante pas; je vais y trouver la sœur de ton lieutenant-colonel, précisément. J'ai tout pouvoir sur elle, je lui parlerai de toi.

DN. A la bonne heure; mais fais-moi le plaisir, en t'en allant, d'avertir ma sœur, Mme de Mirville, qu'on l'attend au salon, sans dire sur-tout que c'est moi.

V. N'aies pas peur; comme je suis fort pressé, je vais le lui faire dire sans la voir. Je me réserve d'ailleurs l'occasion de faire plus ample connaissance avec elle. J'aime trop le frère pour ne pas adorer la sœur, pour peu qu'elle soit jolie. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DORSIGNY, CHAMPAGNE.

DN. Heureusement je n'ai pas grand besoin de ses secours; le but de mon voyage est moins de me soustraire à des poursuites qui peut-être n'auront pas lieu, que de revoir ma chère cousine.

CH. Que vous êtes heureux! vous allez revoir votre maîtresse, et moi je vais revoir ma femme. Hélas! quand pourrai-je reprendre la route d'Alsace! Nous faisions si bon ménage, éloignés l'un de l'autre.

DN. Chut! voici ma sœur.

SCÈNE IV.

DORSIGNY neveu, Mme DE MIRVILLE, CHAMPAGNE.

M. Ah, c'est vous! que je vous embrasse de tout mon cœur.

DN. Qu'un tel accueil a droit de me flatter.
Mais c'est charmant de surprendre ainsi son monde;
Ne m'écrivez que vous entreprenez un voyage de long

cours, que vous ne serez de retour au plus tôt que dans un mois, et vous arrivez quatre jours après!

DN. Moi, j'ai écrit, et à qui donc?

M. A ma tante. *(Regardant Champagne qui quitte son manteau.)* Où donc est monsieur de Lormeuil?

DN. Quel est ce monsieur de Lormeuil?

M. Le gendre futur.

DN. Pour qui me prends-tu donc?

M. Pour mon oncle, apparemment.

DN. Comment, ma sœur ne me reconnaît pas?

M. Ma sœur! vous, mon frère?

DN. Moi, ton frère.

M. Cela ne se peut pas; mon frère est à Strasbourg; mon frère porte ses cheveux, et d'ailleurs ce n'est pas là son uniforme, et malgré votre ressemblance . .

DN. Une affaire d'honneur qui ne peut pas avoir de suites, m'a fait quitter brusquement ma garnison; j'ai pris cette perruque et cet habit pour ne pas être reconnu.

M. Comment . . . . Ah! que je t'embrasse. Oui, je te reconnais bien à présent; mais la ressemblance est si frappante!

DN. Mon oncle est donc absent?

M. Sans doute, pour le mariage.

DN. Le mariage de qui?

M. De Sophie, de ma cousine.

DN. Comment! elle se marie?

M. Eh! oui; tu ne sais donc pas?

DN. Eh! non, nous ne savons rien, nous.

CH. Rien du tout.

M. M. de Lormeuil, un vieux camarade de guerre de mon oncle qui demeure à Toulon, lui a demandé sa fille pour son fils. Lormeuil le fils est un beau jeune homme, bien fait, à ce qu'on dit, car nous ne l'avons jamais vu. Mon oncle l'est allé chercher; en sortant de Toulon, ils doivent faire tous deux un long voyage, je ne sais où, pour recueillir la succession de je ne sais qui. Ils seront de retour dans un mois, et si dans

un mois tu n'es pas parti, il ne tiendra qu'à toi de danser à la noce.

DN. Ah! ma chère sœur, mon pauvre Champagne, si vous ne me secourez, je suis perdu.

M. Qu'est-ce que c'est donc?

CH. Mon maître est amoureux de sa cousine.

M. Ah! ah!

DN. Il faut absolument rompre ce funeste mariage.

M. Cela n'est pas aisé; les articles sont dressés, on n'attend plus que le gendre pour signer et conclure.

CH. *passant entr'eux deux.* Attendez, écoutez un sublime projet.

DN. Parle.

CH. Achevez de vous faire passer pour votre oncle, et jouez tout-à-fait son rôle.

M. Beau moyen pour épouser ma cousine.

CH. Laissez-moi donc, laissez-moi développer mes idées. Vous passez pour votre oncle; vous voilà le maître de la maison, vous commencez par rompre le mariage en question. Vous n'avez pas pu amener le jeune homme attendu . . . attendu qu'il est mort; cependant madame Dorsigny reçoit une lettre de vous, son neveu, par laquelle vous lui demandez la main de votre cousine. C'est moi qui suis censé l'apporter de Strasbourg. Mme. Dorsigny qui adore son neveu, reçoit la proposition de fort bonne grâce; elle vous en fait part comme à son mari; vous ne manquez pas d'y consentir; alors vous feignez d'être obligé de partir pour un voyage aux Indes; vous laissez votre tante la maîtresse de tout, vous partez; le lendemain, vous reparaissez avec vos cheveux, votre véritable uniforme, comme arrivant à peine de votre garnison; vous épousez votre cousine, votre oncle revient avec le futur, qui trouvant la place prise, est obligé de retourner chercher une femme à Toulon ou aux Indes.

DN. Et tu crois que mon oncle souffrira patiemment . . .

CH. Oh! d'abord, grande colère; mais il vous aime, il aime sa fille; vous le priez bien tendrement, vous lui promettez des petits-enfans qui lui ressembleront

comme vous lui ressemblez. Il rit, il s'apaise et tout est dit.

M. Je ne sais si c'est parce qu'il est un peu extravagant, mais le projet commence à m'intéresser.

CH. Il est superbe, le projet.

DN. Oui, mais impraticable; ma tante ne sera pas dupe de la ressemblance.

M. Je l'ai bien été, moi.

DN. Un moment.

M. Il faut agir si vîte que nous n'ayons besoin que d'un moment; le jour baisse, l'obscurité nous favorise, les bougies ne répandent pas un jour assez fort pour pouvoir détromper ma tante. Feins d'être obligé de repartir dès cette nuit, et reparais dès demain sous ton véritable costume; nous n'avons pas de temps à perdre, écris à ma tante, et demande-lui la main de sa fille.

DN. (*allant au bureau.*) En vérité, ma sœur, tu fais de moi tout ce que tu veux.

CH. *(se frottant les mains.)* Je me sais bien bon gré de mon esprit d'aujourd'hui. Ah! si je n'étais pas marié, pour mon malheur, je pourrais jouer un des premiers rôles au lieu d'être réduit à celui de confident.

M. Comment donc cela?

CH. C'est tout simple, mon maître passe pour son oncle, je passerais pour M. de Lormeuil, et qui sait si je ne finirais pas par épouser . . .

M. C'est ma cousine qui doit être désolée d'un pareil contre-temps.

DN. *(remettant une lettre à Champagne.)* Voici la lettre, je m'abandonne à toi, fais-en ce que tu voudras.

CH. J'en ferai bon usage; dans un instant, j'arrive ici tout couvert de sueur. Quant à vous, monsieur, de l'activité, du courage, de l'effronterie, jouez votre oncle, dépaysez votre tante, épousez votre cousine, et méritez votre bonheur en payant généreusement l'homme de génie qui vous a procuré les moyens de l'obtenir. (*Il sort.*)

M. Voici ma tante, elle va te prendre pour mon oncle,

renvoie-moi comme si tu avais quelque chose de très-intéressant à lui communiquer.

DN. Eh! mais, que lui dire?

M. Tout ce qu'un mari peut dire de plus galant à sa femme.

SCÈNE V.

Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu, Mme DORSIGNY.

MM. Eh! venez donc, venez donc, ma tante; mon oncle est arrivé.

MD. Mon mari! eh! oui vraiment, c'est lui même. Soyez le bien venu, M. Dorsigny. (*elle l'embrasse.*) Je ne vous attendais pas sitôt. Avez-vous fait un bon voyage? mais où sont donc vos gens? je n'ai pas entendu votre chaise; en vérité, je suis d'une joie, d'un saisissement . . .

MM. (*bas à son frère.*) Allons, parle, réponds.

DN. (*un peu embarrassé.*) Comme je ne fais que passer à Paris, je suis revenu seul, dans une chaise de louage; quant à mon voyage .... ah! ..... ma chère épouse, il s'en faut qu'il ait été aussi heureux que je pouvais le promettre.

MD. Vous m'effrayez; vous serait-il arrivé quelqu'accident, mon ami?

DN. Oh! moi, je me porte bien; mais ce mariage .... (*à Mad. de Mirville.*) Ma nièce, j'aurais deux mots à dire à ta tante, et . . .

MM. Je vous laisse. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

DORSIGNY neveu, Mme DORSIGNY.

MD. Eh bien! ce mariage?

DN. Eh bien! il ne se fera pas.

MD. Comment! n'avons-nous pas la parole de M. de Lormeuil père?

DN. Mais son fils ne peut pas épouser ma fille.
MD. Eh! pourquoi?
DN. Il est mort.
MD. Ah! ciel, quel événement!
DN. Il est affreux; ce jeune homme était ce que sont beaucoup de jeunes gens, c'est-à-dire un peu libertin. Un soir, dans un bal, il faisait la cour à une fort jolie personne, lorsqu'un rival se mêle à la conversation, et se permet des plaisanteries assez impertinentes. Le jeune de Lormeuil, vif, bouillant, comme on l'est à vingt ans, se croit insulté; justement, il avait affaire à un spadassin de profession, qui ne se bat jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme; cette mauvaise habitude l'emporta sur l'adresse du fils de mon pauvre ami, qui resta sur la place, percé de trois coups mortels.
MD. Combien son père a dû être affligé!
DN. Ah! vous ne vous en faites pas d'idée; et sa mère!
MD. Sa mère? Mais il me semblait qu'il l'avait perdue cet hiver.
DN. Cet hiver . . . Justement . . . Ce pauvre Lormeuil! il perd sa femme l'hiver, et l'été, son fils succombe dans un duel. Jugez combien il m'en a couté pour l'abandonner à sa douleur! mais vous savez que tous les officiers ont ordre de rejoindre du quinze au vingt; c'est aujourd'hui le dix-neuf, je ne fais que passer à Paris, et je repars ce soir pour ma garnison.
MD. Quoi! sitôt?
DN. Que voulez-vous? le devoir . . . Parlons de ma fille.
MD. Elle est bien triste, bien rêveuse depuis votre départ.
DN. Savez-vous ce que je soupçonne? que le mariage projeté n'était pas de son goût.
MD. Vous croyez?
DN. Je n'en sais rien. Mais elle a quinze ans: qui sait si, avant que nous lui eussions choisi un époux, elle ne s'était pas arrangée déjà pour en choisir un autre?
MD. Eh! mon dieu! cela n'arrive que trop souvent.
DN. Il ne faudrait pas contrarier son choix.
MD. Dieu nous en préserve!

SCÈNE VII.

DORSIGNY neveu, SOPHIE, Mme DORSIGNY.

S. (*s'arrêtant tout-à-coup, en voyant Dorsigny.*) Mon père . . .

MD. Eh bien! ma chère enfant, as-tu peur d'embrasser ton père?

DN. *embrassant Sophie.* (*A part.*) Qu'ils sont heureux, ces pères! tout le monde les embrasse.

MD. Tu ne sais peut-être pas qu'un terrible accident a rompu ton mariage?

S. Quel accident?

MD. M. de Lormeuil est mort.

S. Ciel!

DN. Eh bien!

S. Eh bien! tout en donnant des regrets à ce malheureux jeune homme, je ne puis que me féliciter de voir encore s'éloigner le jour où je dois vous quitter.

DN. Eh! mais, ma chère enfant, si ce mariage te contrariait, pourquoi ne pas nous l'avoir dit? Nous sommes bien loin de vouloir forcer ton inclination.

S. Je le crois; mais la timidité . . .

DN. Il faut la vaincre: allons, réponds-moi avec franchise.

MD. Assurément. Écoute, écoute ton père, il va te parler raison.

DN. Tu haïssais donc bien d'avance M. de Lormeuil?

S. Non . . . mais je ne l'aimais pas.

DN. Et tu ne voudrais épouser que celui que tu aimes?

S. C'est bien naturel.

DN. Tu aimes donc quelqu'un?

S. Je n'ai pas dit cela.

DN. Mais à-peu-près toujours; voyons, confie-moi le secret tout entier.

MD. Un peu de courage, oublie que c'est à ton père que tu parles.

DN. Imagine-toi que c'est le meilleur, le plus tendre de

tes amis qui t'interroge; celui que tu aimes sait-il qu'il est aimé?

S. Eh! mon dieu, non.

DN. C'est un jeune homme?

S. Un jeune homme bien aimable, mais qui me le paraît encore bien davantage, parce qu'on lui trouve beaucoup de ressemblance avec vous; un jeune homme qui porte le même nom que nous, et qui nous est déjà lié par le sang . . . Vous ne devinez pas?

DN. Pas tout-à-fait encore.

MD. Je le devine, moi; je parie que c'est son cousin Dorsigny.

DN. Eh bien! Sophie, tu ne réponds pas?

S. Approuvez-vous mon choix?

DN. *réprimant un grand mouvement de joie.* (*A part.*) Il faut faire le père. (*Haut.*) Mais.. mais.. non . . .

S. Eh? pourquoi? Mon cousin est plein d'esprit, de sentimens.

DN. Lui, c'est un fou qui, depuis deux ans qu'il a quitté Paris, n'a pas écrit deux fois à son oncle.

S. Mais il m'a écrit à moi, mon père.

DN. Ah! il t'a écrit, et tu lui as répondu, sans doute?

S. Non, quoique j'en eusse bien envie; vous me promettiez tout-à-l'heure de ne point gêner mon inclination; maman, parlez donc pour moi à mon père.

MD. Allons, M. Dorsigny, il faut se rendre; elle ne pouvait mieux choisir.

DN. J'entends bien tout ce que vous pourrez me dire; que leurs fortunes sont égales; que, supposé que Dorsigny soit un peu dissipé, le mariage range bientôt un jeune homme; que tu l'aimes d'ailleurs?

S. Ah! beaucoup; ce n'est qu'au moment où l'on m'a proposé M. de Lormeuil que je me suis aperçue que je l'aimais . . . d'amour; si, de son côté, il pouvait aussi m'aimer . . . d'amour.

DN. (*fort vivement.*) Eh! peut-on aimer autrement, ma chère . . . Ma chère fille . . . allons, je suis bon père, et je me rends.

S. Je puis donc à-présent répondre à mon cousin?

DN. Assurément. (*A part.*) Que le rôle de père est agréable à jouer, quand on a d'aussi jolies confidences à recevoir.

SCÈNE VIII.

Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu, CHAMPAGNE, SOPHIE, Mme DORSIGNY.

CH. *en postillon, faisant claquer son fouet.*
Ohé! ohé! ohé!

MM. Place! place au courrier.

MD. C'est Champagne.

S. Le valet de mon cousin.

CH. Ah! monsieur, ah! madame, dissipez mon inquiétude; mademoiselle serait-elle déjà Mme. de Lormeuil?

MD. Non, mon ami, pas encore.

CH. Pas encore .... Grâces au ciel, j'ai fait assez de diligence pour sauver la vie à mon pauvre maître.

S. Serait-il arrivé quelque chose à mon cousin?

MD. Mon neveu serait-il malade?

MM. Tu me fais trembler pour mon frère.

CH. Ne tremblez pas, madame, il se porte à merveille: mais nous sommes dans un cruel état; si vous saviez .. Vous saurez tout; mon maître, malgré sa douleur, a trouvé la force d'écrire à madame, qu'il appelle sa bonne tante; il sait que c'est à elle et aux bons conseils qu'elle lui a donnés, qu'il doit le peu qu'il vaut. Tenez, madame, la voilà, cette lettre, lisez et pleurez.

DN. Ah! mon dieu, qu'est-ce que c'est donc?

MD. *(lisant.)* „Ma chère tante, j'apprends que vous êtes „sur le point de marier ma cousine; il n'est plus „temps de vous rien cacher. J'aime Sophie; si elle „n'a pas une violente passion pour celui qu'on lui „destine, accordez-la moi, je l'aimerai tant, que je la „forcerai de m'aimer à son tour. Je suivrai bientôt. „Champagne, que je charge de vous porter cette „lettre ... En attendant, vous pouvez apprendre de

„lui combien j'ai souffert depuis cette terrible nou-
„velle."

S. Mon pauvre cousin!

MM. Ce pauvre Dorsigny!

CH. On ne concevra jamais la douleur de mon maître; mais, monsieur, lui disais-je, tout n'est peut-être pas encore désespéré: cours, maraud, m'a-t-il dit, je te coupe les oreilles, si tu arrives trop tard. (Il est brutal parfois votre cher neveu.)

DN. Insolent!

CH. Eh! là, là, vous vous fâchez, comme si je parlais de vous: ce que j'en dis, c'est par amitié pour lui, pour que vous le corrigiez, vous qui êtes son oncle.

MM. Le bon et l'honnête serviteur! il ne veut que le bien de son maître.

MD. Va, va te reposer, mon ami, tu dois en avoir besoin.

CH. Oui, madame, je vais me reposer . . . à l'office.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, hors CHAMPAGNE.

DN. Eh bien! Sophie?

S. Ordonnez, je suis prête à obéir.

MD. Il faut, sans perdre de temps, marier ma fille à son cousin.

MM. Mais Dorsigny n'est pas ici.

MD. Il ne peut pas tarder, d'après sa lettre.

DN. Allons, puisque vous le voulez absolument, j'y consens, et je vais m'arranger pour trouver les noces faites à mon retour. Holà! quelqu'un, venez tous. (*Deux laquais entrent et restent au fond.*)

MD. A propos, pendant votre absence, j'ai reçu de votre fermier deux mille écus que je vais vous remettre; j'en ai donné quittance: j'ai bien fait, n'est-ce pas?

DN. Tout ce que vous faites est toujours bien. (*A sa sœur, pendant que Dorsigny fouille dans son*

Les pre

MM. (*bas à son frère.*) Prends, si tu ne veux pas être suspect.

DN. (*bas à sa sœur.*) Ma foi, je vais m'en servir pour payer mes dettes. *(Haut, en prenant le porte-feuille que lui donne sa tante.)* Cet argent me rappelle que depuis long-temps je suis tourmenté par un maudit usurier qui a prêté cent louis à Dorsigny: les paierai-je?

MM. Vous ne pouvez pas vous en dispenser: fi donc! vous ne voudriez pas faire épouser à ma cousine un fou noyé de dettes.

MD. Ma nièce a raison; on peut acheter une partie des présens de noces avec le surplus.

MM. Les présens de noces, comme dit ma tante.

Un 3e LAQUAIS. *(entrant.)* La marchande de modes de madame de Mirville.

MM. Elle ne pouvait arriver plus à propos; je vais lui commander la corbeille de mariage.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, hors Mme DE MIRVILLE.

DN. *(aux laquais.)* Approchez, il faudrait envoyer chez M. Gaspare, mon notaire.

MD. Invitez-le tout bonnement à venir souper avec nous; nous parlerons d'affaires toute à notre aise.

DN. Vous avez raison. (*A un laquais.*) Toi, passe chez le bijoutier, prie-le d'apporter ce qu'il a de plus nouveau. *(A un autre laquais.)* Toi, passe chez M. Gaspard, mon notaire, invite-le à souper ce soir de ma part; tu iras ensuite à la poste demander des chevaux pour minuit précis; car je veux partir aussitôt après souper. (*Au troisième laquais.*) Quant à toi, Jasmin, je te réserve une commission délicate; tu as de l'esprit.

J. Oh! monsieur, cela vous plaît à dire.

DN. Tu sais où demeure M. Simon, cet honnête fripon, jadis mon homme d'affaires, qui prêtait mon argent à mon neveu.

J. Pardi, monsieur, c'est moi qui étais le jokei de monsieur votre neveu.

DN. Va chez lui de ma part, porte-lui ces cent louis que mon neveu lui doit et que je lui paye; n'oublie pas de lui demander une quittance.

J. Oh! que non, monsieur; vous me prenez donc pour une bête? *(Les trois laquais sortent.)*

MD. Ce pauvre Dorsigny, comme il sera surpris quand il arrivera demain, et qu'il trouvera les présens de noces achetés et ses dettes payées.

DN. Oh! il sera enchanté; tout mon regret, c'est de ne pas être là pour lui témoigner . . .

SCÈNE XI.

LES PRECÉDENS, Mme DE MIRVILLE.

MM. (*accourant, bas à son frère.*) Sauve-toi; voici mon oncle qui arrive avec un jeune homme, qui sans doute est M. de Lormeuil.

DN. (*se sauvant dans le cabinet à gauche.*) O ciel!

MD. Eh bien! où allez-vous donc, monsieur?

DN. Je . . . je m'en vais revenir.

MM. Ah! ma tante, venez donc voir les charmans bonnets qu'on vient de m'apporter.

MD. Vous faites fort bien de me prévenir; je vais vous donner mon avis. J'ai du goût.

SCÈNE XII.

LORMEUIL, DORSIGNY l'oncle, Mme DORSIGNY, SOPHIE, Mme DE MIRVILLE.

DO. Je ne comptais pas revenir sitôt; mais, ma foi, me voilà: voulez-vous bien permettre que je vous présente . . . .

MD. Mille pardons, messieurs, la marchande de modes nous attend, nous reviendrons bientôt; suivez-moi, ma fille. *(Elle sort.)*

DO. Eh bien! qu'elle attende, cette marchande de modes.

S. Justement elle n'a pas le temps d'attendre; elle est fort pressée. (*Elle sort en faisant une profonde révérence.*)

DO. J'entends fort bien; mais il me semble . . .

MM. Vous vous moquez des marchandes de modes, vous autres messieurs; mais pour nous, ce sont des personnes fort importantes. (*Elle sort en faisant une grande révérence à Lormeuil.*)

DO. Parbleu! je le vois bien, puisque vous nous quittez pour elles.

SCÈNE XIII.

LORMEUIL, DORSIGNY l'oncle.

DO. Belle réception!

L. Est-ce que les femmes de Paris ont pour coutume d'aller voir leurs marchandes de modes, quand leurs maris arrivent?

DO. Je n'y conçois rien. Je leur écris que je ne serai de retour que dans six semaines; j'arrive tout d'un coup, elles ne sont pas plus surprises que si je n'avais pas quitté Paris.

L. Quelles sont ces deux jeunes personnes qui m'ont salué si poliment?

DO. L'une est ma nièce, et l'autre est ma fille, ta prétendue.

L. Elles sont fort bien toutes deux.

DO. Parbleu! il n'y a que de jolies femmes dans ma famille; mais ce n'est pas tout d'être jolies, il faut être honnêtes.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, les quatre LAQUAIS, arrivant tour-à-tour.

1. L. (*à gauche de M. Dorsigny.*) Votre notaire est bien fâché de ne pouvoir se rendre à l'invitation de monsieur; il viendra voir monsieur après souper.

DO. Quel galimathias celui-là vient-il me faire?

2. L. Monsieur aura des chevaux de poste à minuit précis. (*Il sort.*)

DO. Des chevaux de poste, et pourquoi faire, quand j'arrive?

3. L. Le bijoutier de monsieur a fait banqueroute, et est parti cette nuit pour la Hollande. (*Il sort.*)

DO. Eh bien! qu'est ce que cela me fait à moi? il ne me devait rien.

Jasmin (*à gauche de M. Dorsigny.*) Monsieur, j'ai été, comme vous m'avez dit, chez M. Simon; je l'ai trouvé dans son lit bien malade, et voilà la quittance qu'il m'a remise.

DO. Quelle quittance? parle, maraud!

J. Eh! pardi, monsieur, celle que vous tenez; lisez.

DO. (*lisant.*) „Je soussigné, reconnais avoir reçu, par les „mains de M. Dorsigny, la somme de deux mille quatre „cents livres, que j'avais prêtées à son neveu, etc.“

J. Vous voyez, monsieur, que la quittance est en règle. (*Il sort.*)

DO. Oh! oui très en règle; les bras me tombent: le plus grand fripon de Paris est malade, et m'envoie la quittance de ce que lui doit mon neveu.

L. Un remords de conscience apparemment.

DO. Viens avec moi, Lormeuil; tâchons de savoir ce qui nous mérite un si gracieux accueil, et le diable puisse-t-il emporter les notaires, les bijoutiers, les chevaux de poste, les usuriers et les marchandes de modes!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu.

(*Dorsigny entre avec précaution par la porte, du côté gauche.*)

MM. (*allant au-devant de lui.*) Quelle imprudence! mon oncle marche presque sur mes pas.

DN. Mais au moins apprends-moi ce que je dois devenir. Tout est-il découvert, et ma tante sait-elle que son prétendu mari n'était que son neveu?

MM. On ne sait rien; ma tante est enfermée avec sa marchande de modes, mon oncle jure contre sa femme, M. de Lormeuil est tout étourdi de la réception qu'on lui fait, et moi, sans me flatter que l'erreur puisse durer long-temps, je veux au moins prolonger leur incertitude, décider mon oncle en ta faveur, tourner la tête à M. de Lormeuil, si je n'ai pas d'autre ressource, et . . . l'épouser, enfin, plutôt que de lui laisser épouser ma cousine.

SCÈNE II.

Mme DE MIRVILLE, VALCOUR, DORSIGNY neveu.

V. (*arrivant avec précipitation.*) Ah! mon cher, que je suis heureux de te rencontrer! J'ai une foule de choses à te dire, et pourtant je suis fort pressé.

DN. (*à part.*) Peste soit de l'importun!

V. On peut parler devant madame?

DN. Sans doute, c'est ma sœur.

V. (*se tournant du côté de Mad. de Mirville.*) Ah! madame, qu'il est heureux pour moi de commencer votre connaissance au moment même où je viens de rendre un signalé service à votre frère, mon ami.

DN. (*s'enfuyant par la porte par laquelle il est venu.*) Qu'entends-je?

V. (*continuant sans s'appercevoir de la fuite de Dorsigny.*) Si jamais j'étais assez heureux pour pouvoir vous être utile, regardez-moi, je vous en supplie, comme le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs. (*Valcour, toujours parlant à Mad. de Mirville, ne s'apperçoit ni de la fuite de Dorsigny neveu, ni de l'arrivée de Dorsigny l'oncle, qui se met précisément où était son neveu.*)

SCÈNE III.

Mme DE MIRVILLE, VALCOUR, DORSIGNY l'oncle, LORMEUIL.

DO. On a bien raison de dire qu'une femme n'est bonne qu'à exercer la patience de son mari.

V. (*se retournant et croyant parler à Dorsigny neveu.*) Je voulais donc te dire, mon cher, que ton lieutenant-colonel n'est pas mort.

DO. Mon lieutenant-colonel!

V. Oui, celui contre qui tu t'es battu; il a écrit à Dorval, il te rend pleinement justice, et convient que tous les torts étaient de son côté; mais sa famille a commencé des poursuites. Dorval et moi, nous allons faire toutes les démarches nécessaires pour les arrêter dès le principe. Je me suis échappé pour t'apporter cette bonne nouvelle, et je cours le rejoindre.

DO. Monsieur, je vous suis d'autant plus obligé . . .

V. Quant à toi, tu peux dormir tranquille cette nuit; ton ami va veiller pour toi.

SCÈNE IV.

Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY l'oncle, LORMEUIL.

DO. Qu'est-ce que c'est que cet original-là?

MM. Ne voyez-vous pas que c'est un fou?

DO. C'est donc une épidémie qui s'est répandue sur tout Paris pendant mon absence; car ce fou n'est pas le premier que j'aie vu depuis une demi-heure que je suis de retour.

MM. Vous ne devez pas vous étonner de l'accueil de ma tante; quand il est question de sa parure, il ne faut lui parler d'autre chose.

DO. Ah! grâces au ciel, voilà une personne raisonnable enfin; sois donc la première à qui je présente M. de Lormeuil.

L. Il est bien doux pour moi d'avoir l'aveu de monsieur votre père; mais cet aveu n'est rien, si le vôtre . . . .

DO. A l'autre, à-présent: est-ce que la folie de Paris t'a déjà gagné? Ton compliment est fort joliment tourné; mais c'est à ma fille, et non pas à ma nièce, qu'il faut l'adresser.

L. Ah! madame, pardon; vous ressemblez si bien au portrait charmant que M. Dorsigny m'a fait de ma prétendue, que ma méprise est excusable.

MM. Voici ma cousine, monsieur; regardez-la, et vous verrez qu'elle mérite aussi bien que moi toutes les jolies choses que vous avez à lui dire.

SCÈNE V.

Mme DE MIRVILLE, SOPHIE, DORSIGNY l'oncle, LORMEUIL.

S. Mille pardons, mon père, de vous avoir laissé si brusquement; ma mère m'appelait, et il fallait la suivre.

DO. Passe encore quand on s'excuse.

S. Mon père, l'expression me manque pour vous témoigner toute ma joie, toute ma reconnaissance, surtout pour le mariage . . .

DO. Eh bien, il te plaît donc, ce mariage?
S. Oh! beaucoup.
DO. (*bas à Lormeuil.*) Tu vois comme elle t'aime déjà sans te connaître; c'est qu'avant de partir pour t'aller chercher, je lui ai fait de toi un portrait charmant.
L. Je vous suis obligé.
DO. Ah! çà, ma bonne amie, il faut pourtant que je voie ta mère; j'espère que les marchandes de modes me céderont la place enfin. Pour toi, reste avec monsieur, c'est mon ami, et je serai charmé qu'il devienne le tien, entends-tu? (*à Lormeuil.*) Allons, mon cher, voilà le moment, fais-lui ta cour ce soir, et demain tu l'épouseras.(*A Mme. de Mirville.*) Viens avec moi, ma nièce; il faut les accoutumer à rester seuls ensemble. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

SOPHIE, LORMEUIL.

S. Monsieur sera de la noce, apparemment?
L. (*haut.*) Oui, mademoiselle, ce mariage-là ne vous déplaît pas, à ce qu'il me semble.
S. Il paraît convenir à mon père.
L. Oui, mais l'ouvrage des pères ne convient pas toujours aux enfans.
S. Oh! monsieur, ce mariage-là est un peu mon ouvrage.
L. Comment donc cela?
S. Mon père a daigné consulter mon inclination.
L. Vous aimez donc celui qu'on vous destine?
S. Je ne m'en cache pas.
L. Mais vous ne le connaissez pas!
S. J'ai été élevée avec lui.
L. Vous avez été élevée avec le jeune de Lormeuil?
S. Non, monsieur.
L. Mais c'est lui . . .
S. Oh! oui, d'abord.
L. Comment, d'abord?
S. Sans doute, vous ne savez donc pas?

L. Eh! non, je ne sais rien, moi.
S. Il est mort.
L. Qui?
S. M. de Lormeuil.
L. Vraiment.
S. En vérité.
L. Qui vous l'a dit?
S. Mon père.
L. Allons, mademoiselle, cela ne se peut pas.
S. Je vous demande pardon, monsieur, cela est; mon père doit le savoir mieux que vous, il arrive de Toulon. Ce jeune homme eut une querelle dans un bal, il se battit, et resta sur la place, percé de trois coups d'épée.
L. Mais c'est fort dangereux.
S. Aussi en est-il mort.
L. Mademoiselle veut sans doute s'amuser à mes dépens. Personne n'est plus en état que moi de vous donner des nouvelles de M. de Lormeuil.
S. Ah! personne.
L. Non, mademoiselle, personne; et s'il faut tout vous dire, c'est que c'est moi qui suis Lormeuil, et je ne suis pas mort, à ce que je crois.
S. Vous, M. de Lormeuil!
L. Et pour qui me prenez-vous donc, mademoiselle?
S. Pour un des amis de mon père qu'il invite aux noces de sa fille.
L. Vous vous mariez donc toujours, quoique je sois mort?
S. Sans doute.
L. Et à qui donc?
S. A mon cousin Dorsigny.
L. Mais pour l'épouser il faut le consentement de monsieur votre père.
S. Aussi, monsieur, mon père a-t-il consenti.
L. Mais quand?
S. Tout-à-l'heure, un instant avant votre arrivée.
L. Mais nous arrivons ensemble.
S. Mais non, monsieur, mon père était ici avant vous.
L. Chaque mot que vous me dites, augmente mon étonne-

ment. Je ne doute pas de votre bonne foi, mademoiselle; mais il y a là-dessous quelque mystère que je ne conçois pas.

S. Comment! monsieur .... Mais vous parlez donc sérieusement?

L. Très-sérieusement, mademoiselle.

S. Eh! mais, mon dieu, si vous êtes réellement M. de Lormeuil, que d'excuses ne vous dois-je pas? que je me repens de vous avoir dit indiscrètement ...

L. Ne vous repentez pas, mademoiselle. Votre amour pour votre cousin est une de ces choses qu'il vaut beaucoup mieux savoir avant le mariage qu'après.

S. Mais je ne conçois pas ....

L. Je vais trouver M. Dorsigny, peut-être me donnera-t-il le mot de l'énigme; au surplus, mademoiselle, quel que soit le dénouement de tout ceci, j'espère que vous ne serez pas mécontente de mes procédés.

S. (*seule.*) Il a l'air d'un bien galant homme; et si l'on ne me force pas à l'épouser, je serai vraiment enchantée qu'il ne soit pas mort.

SCÈNE VII.

DORSIGNY l'oncle, Mme DORSIGNY, SOPHIE.

MD. Laissez-nous, ma fille. (*Sophie sort.*)

SCÈNE VIII.

DORSIGNY l'oncle, Mme DORSIGNY.

MD. Comment, monsieur, vous osez soutenir que ce n'est pas vous qui tantôt m'avez parlé? et quel autre que vous, s'il vous plaît, que le maître de cette maison, que le père de ma fille, que mon mari enfin, aurait fait ce que vous avez fait?

DO. Et qu'est-ce que j'ai donc fait, madame?

MD. Faut-il vous le rappeler? Ne vous souvient-il plus

que c'est vous qui, tantôt dans l'entretien que je vous ai procuré avec ma fille, avez découvert son amour pour son cousin, et que nous sommes convenus ensuite que nous les marierions aussitôt que Dorsigny serait arrivé?

DO. Madame, je ne sais si tout ce que vous me dites est un délire de votre imagination, ou si réellement quelqu'un s'est donné les airs de prendre ma place en mon absence; mais dans ce dernier cas, il paraît que j'ai fort bien fait d'arriver. Ce monsieur tuait mon gendre, mariait ma fille, me supplantait auprès de ma femme, et ma femme et ma fille s'y prêtaient de fort bonne grace.

MD. Quel entêtement! En vérité, monsieur, je ne conçois rien à vos procédés.

DO. C'est moi qui ne conçois rien à tout ce que vous me dites.

SCÈNE IX.

DORSIGNY l'oncle, Mme DE MIRVILLE, Mme DORSIGNY.

MM. J'étais sûre de vous trouver ensemble; ah! pourquoi tous les ménages ne ressemblent-ils pas au vôtre? Jamais de querelles, toujours d'accord; c'est édifiant; ma tante est d'une complaisance angélique, mon oncle d'une patience exemplaire.

DO. Tu dis bien vrai, ma nièce; il faut être patient comme je le suis pour souffrir un pareil bavardage.

MD. Ma nièce a raison, il faut être complaisante comme moi pour entendre de pareilles sottises.

DO. Eh bien! madame, ma nièce ne m'a presque pas quitté depuis mon retour; voulez-vous la prendre pour juge?

MD. Très volontiers, je promets de m'en rapporter à sa décision.

MM. Qu'est-ce que c'est donc?

MD. Imaginez-vous que mon mari ose me soutenir que ce n'est pas lui que j'ai pris tantôt pour mon mari.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE X.

DORSIGNY l'oncle, CHAMPAGNE, *un peu ivre.*

CH. Par ma foi! cette maison est une excellente auberge; mais où diable est donc fourré tout le monde? Je n'ai vu personne depuis que j'ai fait tant de bruit ici, en jouant mon rôle de postillon. Ah! voici monsieur mon maître; il faut lui demander des nouvelles de notre affaire. (*Il fait des signes à Mr. Dorsigny en riant.*)

DO. Comment! je crois que c'est ce maraud de Champagne; par quel hasard se trouve-t-il ici, et à qui diable en a-t-il avec son ricanement imbécille?

CH. (*riant.*) Eh! bien monsieur.

DO. Il faut qu'il soit ivre.

CH. Eh bien! ai-je bien joué mon rôle?

DO. (*à part.*) Je commence à comprendre. (*Haut.*) Oui, pas mal, pas mal.

CH. Comment pas mal! on ne peut pas mieux. Avec mon fouet et mes grosses bottes, j'avais bien l'air d'un postillon, n'est-ce pas?

DO. Oh! oui. (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais ce que je réponds.

CH. Eh bien! où en êtes-vous?

DO. Où j'en suis? . . . mais j'en suis . . . . Tu dois bien sentir où j'en suis.

CH. Parbleu, je le devine; vous avez consenti au mariage comme père?

DO. Oui.

CH. Demain vous reparaîtrez comme amant.

DO. (*à part.*) C'est un tour de mon neveu.

CH. Et vous épouserez la veuve de M. de Lormeuil; quand je dis veuve, c'est-à-dire veuve de ma façon. Ah! ah! ah!

DO. De quoi ris-tu?

CH. Belle demande: je ris de la mine que fera votre bonhomme d'oncle, quand il reviendra dans un mois, et qu'il vous trouvera marié avec sa fille.

DO. (*à part.*) J'étouffe de colère.

[illegible]

DO. [illegible]

CH. [illegible]

DO. [illegible] ma femme n'est pas [illegible] et je laisserais un pareil [illegible] morbleu! je veux m'en venger des [illegible] ard, je cours chez mon notaire: je l'amène avec [illegible] nuit même. Lormeuil épouse ma fille. Je [illegible] mon neveu, et je lui

fais signer le contrat de mariage de sa cousine; quant à toi, double fripon . . .

CH. Moi, monsieur, je signerai le contrat de mariage aussi, si vous voulez; je danserai même à la noce.

DO. Oui, c'est moi qui me charge de te faire danser; je vois bien clairement que ce n'est pas à la probité de Simon que je dois la quittance des cent louis de tantôt. Il est fort heureux pour moi que le bijoutier ait fait banqueroute; mon coquin de neveu ne se contentait pas de payer ses dettes avec mon argent; il en faisait encore de nouvelles en mon nom. Oh! il me le paiera; et toi, tu peux compter sur une solide récompense; je suis bien fâché de ne pas avoir ma canne, je ne te ferais pas attendre. Adieu.

CH. Je tombe de mon haut; ce maudit oncle est donc revenu tout exprès pour me faire jaser. Imbécille que je suis d'aller lui conter . . . Si j'avais bu encore . . . passe.

SCÈNE XI.

CHAMPAGNE, DORSIGNY neveu, Mme DE MIRVILLE.

MM. (*s'avançant tout doucement, et se retournant vers la coulisse.*) Ne crains rien, tu peux entrer; il n'y a personne que Champagne.

CH. (*appercevant Dorsigny neveu.*) Juste ciel! le voilà qui revient. (*Se jetant aux pieds de Dorsigny neveu.*) Mon cher monsieur, ayez pitié d'un pauvre garçon, innocent, bien coupable à la vérité . . . .

DN. Qu'est-ce que cela veut dire? relève-toi, je ne t'en veux pas.

CH. Vous ne m'en voulez pas, monsieur?

DN. Eh! non, mon ami; au contraire, je suis fort content de la manière dont tu as joué ton rôle.

CH. Comment, monsieur, c'est vous?

DN. Eh! oui, c'est moi . . .

CH. Ah! monsieur, votre oncle est ici.

Je le sais; après?

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Mad. de Mirville et Champagne reconduisent Dorsigny jusque à la porte du fond. au moment où il va pour sortir Lormeuil se présente pour entrer ; il retient Dorsigny et le ramène sur la scène

---

SCÈNE XII.

CHAMPAGNE. Mme DE MIRVILLE. DORSIGNY neveu. LORMEUIL.

L. C'est vous? Je vous cherchais.

MM. *(bas a Dorsigny neveu.)* C'est M. de Lormeuil: il te prend pour mon oncle: tâche de le congédier bien vîte.

L. *(a Mad. de Mirville, qui s'en va.)* Vous nous quittez, madame?

MM. Pardon monsieur, je ne tarderai pas à revenir.

(Elle sort, ainsi que Champagne.)

SCÈNE XIII.

DORSIGNY neveu, LORMEUIL.

L. Vous devez vous rappeler que vous m'avez laissé seul avec mademoiselle votre fille.

DN. Je me le rappelle.

L. Elle est charmante, et je me croirais trop heureux si je pouvais l'épouser.

DN. Je le crois.

L. Mais je vous demande en grace de ne pas gêner son inclination.

DN. Que voulez-vous dire?

L. Tenez, M. Dorsigny, votre fille est adorable; mais vous m'avez parlé souvent de votre neveu Dorsigny; il aime votre fille.

DN. En vérité?

L. D'honneur, et il en est aimé.

DN. Qui vous l'a dit?

L. Votre fille elle-même.

DN. Et que me conseillez-vous?

L. D'être bon père; vous m'avez dit vingt fois que vous aimiez Dorsigny comme votre propre fils: eh bien! mariez-les ensemble, et faites le bonheur de vos deux enfans.

DN. Mais, vous?

L. Moi, je ne suis pas aimé, c'est un malheur; mais je n'ai pas droit de m'en plaindre, votre neveu m'avait devancé.

DN. Comment, vous seriez capable de renoncer . . .

L. Ce sacrifice est un devoir.

DN. (*vivement.*) Ah, monsieur, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas?

L. Je ne vous entends pas.

DN. Non: c'est que vous ne sentez pas le prix du service que vous me rendez! Oh! ma Sophie, comme nous allons être heureux!

L. Quel discours . . . . . Ce n'est pas M. Dorsigny; se pourrait-il?

DN. Je me suis trahi.

L. Vous êtes Dorsigny, le neveu? ce n'est pas vous que je cherchais ici; mais je suis enchanté de vous voir. Je devrais peut-être me fâcher de ces trois coups d'épée que vous m'avez donnés si généreusement.

DN. Monsieur . . . .

L. Heureusement ils ne sont pas mortels; brisons là-dessus; votre oncle m'a dit beaucoup de bien de vous, et loin de vous chercher querelle, je vous offre mon amitié, et je vous demande la vôtre.

DN. Monsieur ....

L. Écoutez-moi, monsieur Dorsigny, vous aimez votre cousine, et vous avez raison; je vous promets d'employer tout mon crédit pour vous la faire obtenir de son père; mais j'exige que, de votre côté, vous me rendiez un grand service.

DN. Parlez, monsieur; vous vous êtes acquis des droits éternels à ma reconnaissance.

L. Vous avez une sœur, monsieur Dorsigny; comme vous n'avez des yeux que pour votre cousine, vous ne vous êtes peut-être pas apperçu que votre sœur est extrêmement jolie; je m'en suis fort bien apperçu, moi: que vous dirai-je enfin? votre sœur mérite d'être aimée de tous ceux qui la voient: je l'ai vue, et je l'aime.

DN. Vous l'aimez! Vous pouvez compter sur elle; je vous la donne. Elle ne vous aime peut-être pas encore; mais elle vous aimera, j'en réponds. Voyez pourtant comme tout s'arrange: je m'acquiers un ami qui se charge de me faire épouser celle que j'aime, et je fais le bonheur de ce digne ami, en le mariant à ma sœur.

L. Tout cela n'est pas encore bien certain; mais au moins nous avions lieu d'espérer. Voici votre sœur, mon ami, parlez pour moi, je vais parler pour vous.

DN. C'est un bien galant homme que ce monsieur Lormeuil! Comme ma sœur sera heureuse avec lui!

SCÈNE XIV.

Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu.

MM. Eh! bien, mon frère?

DN. Tu es si jolie, que M. de Lormeuil est tombé subitement amoureux de toi; voilà la confidence qu'il vient de me faire, croyant parler à mon oncle; moi, je lui ai dit que je lui conseillais de ne pas s'attacher sérieusement à toi, que ton premier mariage

t'avait irrévocablement brouillée avec les hommes. J'ai bien fait, n'est-ce pas?

MM. Assurément.... cependant..... il ne fallait pas mettre tant de dureté dans ton refus. Ce pauvre jeune homme, il est assez malheureux déjà de ne pas plaire à Sophie.

SCÈNE XV.

CHAMPAGNE, Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu.

CH. Et monsieur, partez donc; tout serait perdu si votre tante revenait.

DN. Allons, je pars, bien sûr, au moins, que M. de Lormeuil n'épousera pas ma cousine.

SCÈNE XVI.

CHAMPAGNE, *seul.*

Nous voilà seul. Vous êtes un sot, M. Champagne, si vous ne réparez l'indiscrétion que vous avez commise, en révélant à l'oncle ce que vous aviez fait pour le neveu. Mais que faire? ... Rien, si nous ne parvenons à éloigner, au moins pour deux jours, ou l'oncle, ou le futur. Mais comment diable s'y prendre?.. Attendez.. mon maître et M. de Lormeuil se sont séparés fort bons amis, à ce qu'il me semble; mais il était possible qu'ils se querellassent; je pars de-là, je profite de rechef de la ressemblance de mon maître avec son oncle, et.... l'entreprise est hardie, difficile, périlleuse; n'importe si elle manque... Mais il est impossible qu'elle manque. Elle réussit, et j'oppose la protection du neveu dont j'aurai fait le bonheur, au courroux de l'oncle que j'aurai trompé. Allons, Champage, pars et vole à la gloire.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORSIGNY l'oncle, *seul.*

Peste soit des notaires qui soupent en ville; j'ai laissé un billet chez lui; d'ailleurs mon neveu s'était déjà donné la peine de le faire avertir.

SCÈNE II.

DORSIGNY l'oncle, LORMEUIL.

L. Pour le coup, je crois que c'est bien à M. Dorsigny l'oncle que j'ai l'honneur de parler.

DO. Oui, sans doute, c'est moi-même.

L. J'ai bien des choses à vous dire.

DO. Je le crois. Tu dois être furieux. Mais M. de Lormeuil, je vous en prie, point de violence; songez que le coupable est mon neveu. J'exige votre parole d'honneur que vous ne lui demanderez pas raison d'une offense que je me charge de punir.

L. Permettez.

DO. Je ne permets rien, monsieur. Voilà comme sont tous les jeunes gens; ils ne voient d'autre manière d'arranger les choses, que de se couper la gorge.

L. Mais, ce n'est pas cela . . .

DO. Eh! mon Dieu, j'ai été jeune comme vous, M. de Lormeuil; mais, que tout ceci ne vous effraie pas; vous n'en serez pas moins mon gendre.

L. Votre amitié m'est bien précieuse, sans doute, mais . . .

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, 1. GARDE, DORSIGNY l'oncle, 2. GARDE, LORMEUIL.

CH. (*aux Gardes.*) Ah! messieurs, les voyez-vous? ils sortaient pour se battre.

L. Que nous veulent ces messieurs?

1. G. Monsieur, nous sommes vos très-humbles serviteurs. N'est-ce-pas à M. Dorsigny que j'ai l'honneur de parler?

DO. Oui, monsieur.

CH. Et monsieur est M. de Lormeuil?

L. Oui, messieurs, c'est moi-même; que voulez-vous de moi?

2. G. (*à M. Lormeuil.*) Je viens, monsieur, pour avoir l'honneur de vous accompagner.

L. M'accompagner! Je ne me sens nulle envie de sortir à l'heure qu'il est.

1. G. (*à M. Dorsigny.*) Quant à moi, monsieur, j'ai ordre de vous servir d'escorte.

DO. Eh! mais, pour quel endroit voulez-vous m'escorter?

1. G. Je m'en vais vous le dire, monsieur; on vient d'apprendre que vous étiez sur le point de vous battre avec monsieur, et . . .

DO. De nous battre! et pour quel sujet?

1. G. Parce que vous êtes rivaux; vous aimez tous les deux Melle. Dorsigny. Monsieur est l'époux que son père avait choisi; et vous, monsieur, vous êtes son cousin et son amant: oh! nous sommes bien instruits.

L. Vous vous trompez, messieurs.

DO. Sans doute, ce n'est pas moi . . .

CH. Messieurs, ne les croyez pas; ils veulent vous donner le change. (*à M. Dorsigny.*) Mon cher maître, avouez enfin qui vous êtes, et tâchez d'arranger une affaire dans laquelle tous les torts sont de votre côté.

DO. Comment, maraud, c'est encore toi . . .

CH. Oui, monsieur, c'est moi, et je m'en fais honneur; j'ai rempli le devoir d'un serviteur fidèle, en allant découvrir le péril qui vous menaçait.

DO. Messieurs, la vérité est que, bien loin d'être celui à qui vous en voulez, je suis son oncle.

1. G. Son oncle! allons donc, monsieur, nous savons très-bien que vous ressemblez parfaitement à M. votre oncle; mais nous ne serons pas dupes de cette ressemblance.

DO. Mais considérez-moi bien, je vous prie; quand il n'y aurait que ma perruque, mon neveu porte ses cheveux.

1. G. Eh! vraiment, monsieur, nous savons dans quelle intention vous avez pris le costume de votre oncle. Le tour était fort ingénieux; il n'a pas réussi, j'en suis fâché.

DO. Mais, monsieur, écoutez, au moins . . .

1. G. Eh! monsieur, si nous écoutions tous ceux que nous sommes chargés d'arrêter, nous n'arrêterions personne. Voulez-vous bien vous donner la peine de me suivre? la chaise de poste est à la porte, et nous attend.

DO. Comment! la chaise de poste?

1. G. Oui, monsieur, vous avez quitté votre garnison sans congé; voici des ordres qui m'enjoignent de vous faire partir sur-le-champ, et de vous conduire à Strasbourg.

DO. Et c'est encore ce scélérat-là! Ah! quel coquin!

CH. Oui, monsieur, c'est encore moi. Vous savez bien que c'est contre mon avis que vous avez quitté Strasbourg sans congé.

DO. Je ne sais qui me tient . . . .

1. G. Monsieur, modérez-vous, de grace.

CH. Messieurs, retenez-le, je vous en prie. Eh! bien donc, donnez-vous milles peines pour obliger des ingrats. Je vous sauve la vie, peut-être, en vous épargnant ce maudit duel, et vous me tueriez pour récompense, si ces messieurs n'avaient la bonté de vous retenir.

DO. Quel parti prendre, Lormeuil?

L. Pourquoi ne pas vous réclamer des personnes qui vous connaissent?

DO. Et à qui diable veux-tu que je m'adresse? ma femme et ma fille sont sorties, ma nièce est du complot; ils ont ensorcelé tout le monde.

L. Il faudra bien partir, si ces gens-là ne veulent pas entendre raison.

DO. C'est pourtant bien désagréable . . .

1. G. (*à Champagne.*) Mais êtes-vous bien sûr que ce soit là le neveu?

CH. Très-sûr, l'oncle est absent; n'allez pas faiblir, au moins.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN POSTILLON.

(Il vient se placer entre le premier Garde et M. Dorsigny.)

P. *(ivre.)* Ah çà! messieurs, quand partons-nous, s'il vous plaît? voilà une heure que mes chevaux sont là-bas; ils ne sont pas faits pour attendre, entendez-vous?

DO. Quel est cet homme-là?

1. G. C'est le postillon qui doit vous conduire.

P. Ah! ah! c'est vous qui partez, mon capitaine. Parbleu! vous n'avez pas fait un long séjour à Paris; vous arrivez ce soir, et vous partez cette nuit.

DO. Et comment sais-tu?

P. Est-ce que ce n'est pas moi qui vous ai conduit tantôt à la porte de derrière cette maison? Vous voyez que j'ai fait bon usage de votre argent. J'ai ça de bon, que quand on me donne pour boire, je remplis scrupuleusement les intentions du fondateur.

DO. Qu'est-ce que tu veux dire? tu m'as conduit, moi?..

P. Oui, vous, et parbleu, voilà votre valet qui courait devant vous. Bon soir, luron; c'est lui qui m'a confié sous le secret que vous étiez un capitaine qui veniez de Strasbourg à Paris, incognito.

DO. Et tu soutiendras, maraud, que c'est moi?

P. Oui, c'est vous qui répétiez tout haut, le long de la route: ma charmante cousine, ma chère Sophie. Eh! bien, vous ne vous en souvenez pas?

CH. Ce n'est pas moi qui le lui fais dire. Mais aussi, pourquoi avez-vous l'indiscrétion de parler tout haut de votre maîtresse, sur la grande route?

DO. Allons, il est écrit que j'irai à Strasbourg, pour les péchés de mon neveu.

1. G. Eh! bien, monsieur . . . .

MM. Au contraire; je sais de bonne part, moi, qu'ils se sont séparés les meilleurs amis du monde.

CH. Mais je ne le savais pas, moi; mon dévouement pour mon maître m'a fait tout entreprendre, et j'ai tant fait, que bientôt je me suis vu à la tête de deux gardes, dont l'un était chargé de suivre tous les pas de M. de Lormeuil, et l'autre, de reconduire mon maître jusqu'à Strasbourg. Ne voilà-t-il pas que le maudit garde s'obstine à prendre l'oncle pour le neveu, l'entraîne presque malgré lui dans la chaise de poste, et puis, fouette cocher, à Strasbourg.

MM. Comment, Champagne, vous faites aller mon oncle à la place de mon frère? mais vous n'y pensez pas.

CH. Si fait, madame, j'y pense très-bien. L'Alsace est un fort beau pays; je crois que M. Dorsigny n'a pas encore voyagé de ces côtés-là; c'est un petit agrément que je lui procure.

MM. Il plaisante encore; et M. de Lormeuil, que fait-il?

CH. Il s'amuse à promener son garde.

MM. Pauvre jeune homme! je ne m'étonne plus de l'intérêt qu'il m'inspire.

CH. Allons, madame, du courage; quand mon maître aura épousé sa cousine, nous courrons après M. Dorsigny. Dans un instant je vous amène mon maître, et, pour peu que vous vouliez me seconder tous les deux, je le marie, ou je ne suis qu'un sot.

SCÈNE VII.

Mme DE MIRVILLE, *seule.*

Le drôle a si bien fait, qu'il me force à être de moitié dans son complot. Voici ma tante, il faut lui déguiser la vérité.

SCÈNE VIII.

Mme DE MIRVILLE, Mme DORSIGNY, SOPHIE.

MD. Ah! ma nièce, n'auriez-vous pas *par hasard?*

MM. Comment! est-ce qu'il ne vous a pas fait ses adieux?
MD. Ses adieux!
MM. Oui, il est parti.
MD. Il est parti! quand?
MM. Tout à l'heure.
MD. C'est inconcevable, il ne devait partir qu'à minuit, et où donc est-il allé?
MM. Je n'en sais rien: je ne l'ai pas vu partir, moi; c'est Champagne qui m'a raconté tout cela.

SCÈNE IX.

CHAMPAGNE, Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu Mme DORSIGNY, SOPHIE.

CH. Le voilà, madame, le voilà.
MD. Qui, mon mari?
CH. Eh! non, mon maître.
S. Mon cousin!
CH. Oui, mademoiselle, il avait raison de vous marquer qu'il arriverait presqu'aussitôt que sa lettre.
MD. Mon mari part, son neveu arrive; avec quelle rapidité les événements se succèdent.
DN. (*avec ses cheveux et l'uniforme de son régiment.*) Ma chère tante, enfin je vous revois; j'arrive plein d'inquiétude.
MD. Bon soir, mon cher neveu, bon soir.
DN. Quel froid accueil!
MD. Je suis enchantée de te voir; mais mon mari ....
DN. Lui serait-il arrivé quelque accident?
MM. Mon oncle est arrivé ce soir d'un long voyage, et il vient de repartir à l'instant même, sans que nous sachions pour quel endroit.
DN. C'est incroyable.
CH. C'est unique, en vérité.
MD. Puisque voilà Champagne, il va nous expliquer cette aventure.

MD. Sans doute: c'est à toi seul que mon oncle a parlé avant son départ.

CH. Oui, c'est vrai: c'est à moi seul.

DN. Voyons, réponds: pourquoi est-il parti si brusquement?

CH. Pourquoi? c'est qu'il n'a pas pu faire autrement: il est parti par ordre du gouvernement.

MD. Comment?

CH. Il est chargé d'une négociation importante et secrète qui demande la plus grande célérité mais qui exige sur-tout un homme .... un homme, enfin. Diable! il est glorieux pour vous, madame, que le choix soit tombé sur monsieur votre mari.

MM. Une pareille mission est faite pour honorer toute la famille.

CH. Vous entendez bien qu'il n'a pas eu le temps de s'amuser avant son départ. Champagne, m'a-t-il dit, l'intérêt de l'état m'oblige de partir sur-le-champ, pour ... Saint-Pétersbourg, j'obéis et je pars. J'écrirai à ma femme le plutôt qu'il me sera possible; quant au mariage de ma fille avec son cousin, elle sait que j'approuve cette union.

DN. Qu'entends-je? mon cher oncle approuve ...

CH. Oui, monsieur, il l'approuve. — Je laisse ma femme la maîtresse de tout: j'espère, a-t-il ajouté, trouver à mon retour les noces faites et ma fille heureuse.

MD. Et il est parti seul?

CH. Seul? pas du tout, il avait avec lui un grand monsieur qui avait réellement l'air fort distingué.

MD. Je n'en reviens pas.

MM. Il faut prévenir ses désirs, et qu'il trouve, à son retour, ce mariage fait.

S. Le consentement de mon père me paraît bien certain, et je ne me ferai aucun scrupule, à-présent, d'épouser mon cousin.

MD. Oh! bien, moi, je suis plus scrupuleuse, et j'attendrai sa première lettre

CH. Nous voilà bien ... d'avoir envoyé ce M. Dorsigny à Saint-Pé...

DN. Mais, ma chère ...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE,
entre Dorsigny neveu et Mad. Dorsigny.

N. Je suis le très-humble serviteur de toute la compagnie.

MD. Eh! c'est M. Gaspard, le notaire de la maison.

N. Oui, madame, M. Dorsigny s'est donné la peine de passer chez moi.

MD. Comment! il est passé chez vous, avant son départ.

N. Comment? il est parti! voilà donc pourquoi il n'a pas eu la patience de m'attendre; j'ai trouvé, à mon retour, ce billet de sa main. Voulez-vous bien vous donner la peine de le lire?

CH. C'est le notaire que votre oncle était allé chercher.

DN. Pour le mariage de Lormeuil.

CH. (*à Dorsigny.*) Si nous pouvions nous en servir pour le vôtre.

DN. Chut! écoutons.

MD. *(lit.)* „Je vous prie, monsieur, de vouloir bien passer chez moi, ce soir même, et de m'apporter le contrat que vous avez dressé pour ma fille. J'ai mes raisons pour que le mariage se fasse cette nuit même.“

CH. Pour le coup, madame ne peut plus douter du consentement de monsieur.

S. Maman, vous n'avez plus besoin que mon père vous écrive, puisqu'il a écrit à monsieur.

MD. Qu'en pensez-vous, M. Gaspard?

N. Mais cette lettre me paraît assez claire.

MD. Allons, mes enfans, soyez donc heureux, puisque M. Dorsigny lui-même vous envoie le notaire.

DN. Allons vite, Champagne, une table, une plume, de l'encre, et signons.

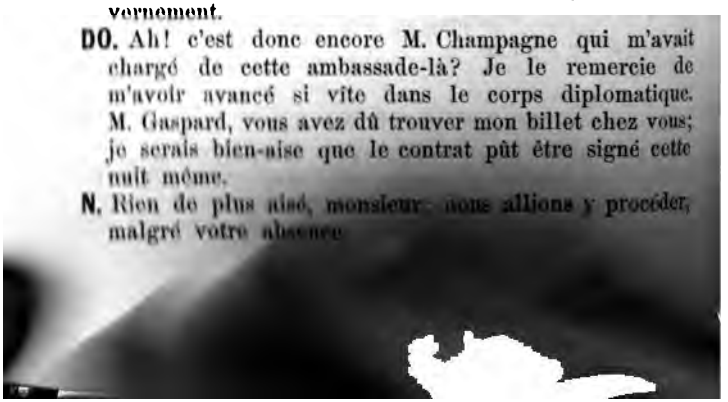
SCÈNE XI.

CHAMPAGNE, Mme DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu, VALCOUR, DORSIGNY l'oncle, Mme DORSIGNY, SOPHIE.

MM. Oh! ciel, mon oncle!

S. Mon père!

CH. C'est le diable qui le ramène.
DN. A-peu-près. C'est Valcour.
MD. Comment! c'est mon mari?
V. Qu'il est heureux pour moi de ramener au sein de sa famille un neveu . . . Comment te voilà? Eh! qui donc êtes-vous, monsieur?
DO. Son oncle, monsieur.
DN. Mais explique-moi donc par quel hasard! . . .
V. Mais explique-moi-le toi-même: j'apprends qu'on vient d'expédier un ordre pour te renvoyer à ta garnison. Après milles peines, j'en obtiens la révocation; j'atteins bientôt la chaise de poste où je croyais te trouver, et je trouve en effet . . .
DO. Votre serviteur, pestant, jurant contre un maudit postillon à qui j'avais donné de l'argent pour me mener doucement, et qui me menait d'un train de diable.
V. Ton oncle ne juge pas à propos de me détromper; la chaise retourne vers Paris; et me voilà . . J'espère, mon ami, que tu n'as pas à te plaindre de mon zèle.
DN. Bien sensible, mon ami, à tout ce que tu as fait pour moi; je suis seulement fâché de la peine que tu t'es donnée.
DO. M. de Valcour, mon neveu n'a peut-être pas pour vous toute la reconnaissance que vous méritez, mais, en revanche, comptez sur la mienne.
MD. Mais vous n'étiez donc pas parti pour la Russie?
DO. Et que diable voulez-vous que j'aille faire en Russie?
MD. Mais cette commission importante dont vous avez dit à Champagne que vous étiez chargé par le gouvernement.



DO. C'est fort bien: on se marie quelquefois sans son père; mais comment se marier sans le futur?
MD. Le voilà, le futur; c'est mon neveu.
DN. Oui, mon cher oncle, c'est moi.
DO. Mon neveu est un fort joli garçon, mais il n'aura pas ma fille.
MD. Et quel est donc le futur?
DO. Eh! parbleu, c'est M. de Lormeuil.
MD. Ce M. de Lormeuil n'est donc pas mort?
DO. Eh! non, madame, tenez, le voilà.
MD. Quel est donc ce monsieur qui est avec lui?
DO. C'est un valet-de-pied que M. Champagne a bien voulu lui donner.

SCÈNE XII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LORMEUIL et son GARDE.

(*Le Garde s'asseoit au fond, Lormeuil se place à la gauche de M. Dorsigny l'oncle.*)

L. *(à Dorsigny l'oncle.)* Ah! c'est donc vous, monsieur, qui envoyez votre oncle à Strasbourg, à votre place? cela ne se passera pas ainsi.
DO. Ah çà! si tu veux absolument te battre, bats-toi contre mon neveu, et non pas contre moi.
L. Eh! quoi, c'est-vous! et comment se fait-il que vous soyez revenu si promptement?
DO. Remercie-en M. de Valcour que son amitié pour mon neveu a fait courir après moi.
DN. Eh! mais, M. de Lormeuil, je ne vous conçois pas; nous nous étions séparés si bons amis . . . ne m'aviez-vous pas vous-même, tantôt, cédé tous vos droits sur la main de ma cousine?
DO. Non pas, non pas; ne comptez pas là-dessus. Ma femme, ma fille, ma nièce, mon neveu se réuniraient en vain, je n'en démordrai point.
L. M. Dorsigny, je suis enchanté de vous voir de retour d'un voyage que vous ne faisiez que malgré vous; mais nous aurons beau dire, nous aurons beau faire,

nous n'empêcherons pas mademoiselle d'aimer son cousin.

DO. Je n'entends rien à tout cela, moi; mais je n'aurai pas fait faire à Lormeuil le voyage de Toulon à Paris pour qu'il s'en retourne garçon.

DN. Mon oncle, on pourrait arranger les choses de façon que M. de Lormeuil n'ait pas fait un voyage inutile.. Demandez à ma sœur.

MM. Moi? je n'ai rien à dire.

L. Eh! bien, c'est moi qui parlerai. M. Dorsigny, votre nièce est libre; au nom de l'amitié que vous voulez bien m'accorder, employez tout le crédit que vous pouvez avoir sur elle pour l'engager à réparer votre manque de parole.

DO. Comment! vous vous marieriez . . . C'est le fripon de Champagne qui paiera pour tout le monde.

CH. Que le ciel me foudroie tout-à-l'heure, monsieur, si je n'ai pas été, le premier, dupe de la ressemblance! Pardonnez-moi la petite promenade que je vous ai fait faire, en faveur du motif; c'était pour assurer le bonheur de mon maître.

DO. Allons signer les deux contrats.

FIN.

Vorrede Picards

zu Médiocre et rampant (1821.)

Voici la première pièce en cinq actes que j'offre au lecteur. C'est aussi la première dans laquelle je me suis efforcé d'approcher du véritable but de la comédie.

L'auteur comique doit peindre les hommes et leurs mœurs; mais il n'a été donné qu'à notre grand Molière de peindre constamment les hommes et les mœurs de tous les siècles et de tous les pays. Depuis l'Étourdi jusqu'au Malade imaginaire, je vois sous les vêtements, les habitudes et le langage du temps où il écrivait, les tuteurs et les pupilles, les vieux maris et les jeunes femmes, les dupes et les fripons, les malades et les médecins, de toutes les époques; les prudes, les coquettes, les fats, les amants, les avares, les bourgeois, de toutes les grandes villes; les grands seigneurs de toutes les littératures, les hypocrites de toutes les religions. Nos autres comiques ont, par intervalles, quelques-uns de ces traits généraux; mais c'est moins l'homme qu'ils peignent, que les hommes de telle ou de telle époque. Ils retracent les mœurs de la fin du règne de Louis XV; mais leurs personnages ne sont plus ceux de notre temps, et Turcaret lui-même, avant la révolution, avait peut-être plus vieilli que le Bourgeois gentil-homme.

Au moins, lorsque Regnard, Le Sage et Dancourt écrivaient, les mœurs, les rangs, les états étaient fixés; les changements s'opéraient lentement. Les nuances en étaient presque insensibles; et s'il avait été fidèle dans la peinture des ridicules et des usages, l'auteur comique avait devant lui, outre l'espoir d'arriver à la postérité pour son mérite purement littéraire, la certitude de près d'un siècle de succès au théâtre.

Mais au moment où mes amis et moi nous avons écrit nos premiers ouvrages (car je m'honore d'être l'ami de tous mes rivaux), non-seulement les habitudes, mais les institutions changeaient d'année en année. Les mœurs

ne pouvaient rester les mêmes. Que devait faire l'auteur comique? Fallait-il qu'il se reportât aux mœurs du temps passé? fallait-il qu'il s'attachât à peindre les mœurs fugitives du temps présent? J'embrassai ce dernier parti. Les mœurs changeaient dans la société. J'essayais de peindre celles du jour dans la pièce que je composais.

Que n'ai-je eu un talent égal à mon amour pour la comédie? Le recueil que je publie serait, pour ainsi dire, une histoire fidèle de nos mœurs et de leurs brusques changements pendant les époques orageuses que nous avons parcourues.

Quelque faibles que soient mes ouvrages, peut-être, si on veut les considérer sous ce point de vue, la lecture en deviendra-t-elle plus piquante; peut-être quelques-uns regagneront-ils ce qu'ils doivent nécessairement perdre à la représentation, puisque les mœurs qui s'y trouvent peintes n'existent plus.

Médiocre et Rampant est de ce nombre. Ma pièce a vieilli avant moi. Il faut donc rappeler ce qui existait au moment où je la donnai. Je suivrai la même marche dans quelques-unes des Préfaces suivantes, et j'essaierai d'indiquer en deux mots quelle était l'habitude, quel était le ridicule de l'époque, du jour où j'écrivais.

En 1797 la France était gouvernée par le directoire. Un ministre n'avait pas le titre d'Excellence. On commençait à ne plus l'appeler citoyen; mais on ne l'appelait pas encore monseigneur. Non-seulement les employés de son ministère, mais les plus petits bourgeois arrivaient à lui facilement, lui parlaient familièrement. Il pouvait regarder comme un parti convenable pour sa fille un de ses premiers commis, ou un jeune militaire encore peu avancé. Au milieu du trouble et de la confusion, un homme médiocre et rampant, comme mon Dorival, avait l'espérance d'arriver aux premières places de l'État, sans autres moyens que l'intrigue et la flatterie. Enfin nous sortions du régime populaire; un petit employé comme Laroche y avait pris nécessairement un peu de rudesse, de présomption et d'importance; car, si je ne

me trompe, mon honnête Laroche a été commissaire de bienfaisance à sa section, après avoir été caporal du bataillon de son district.

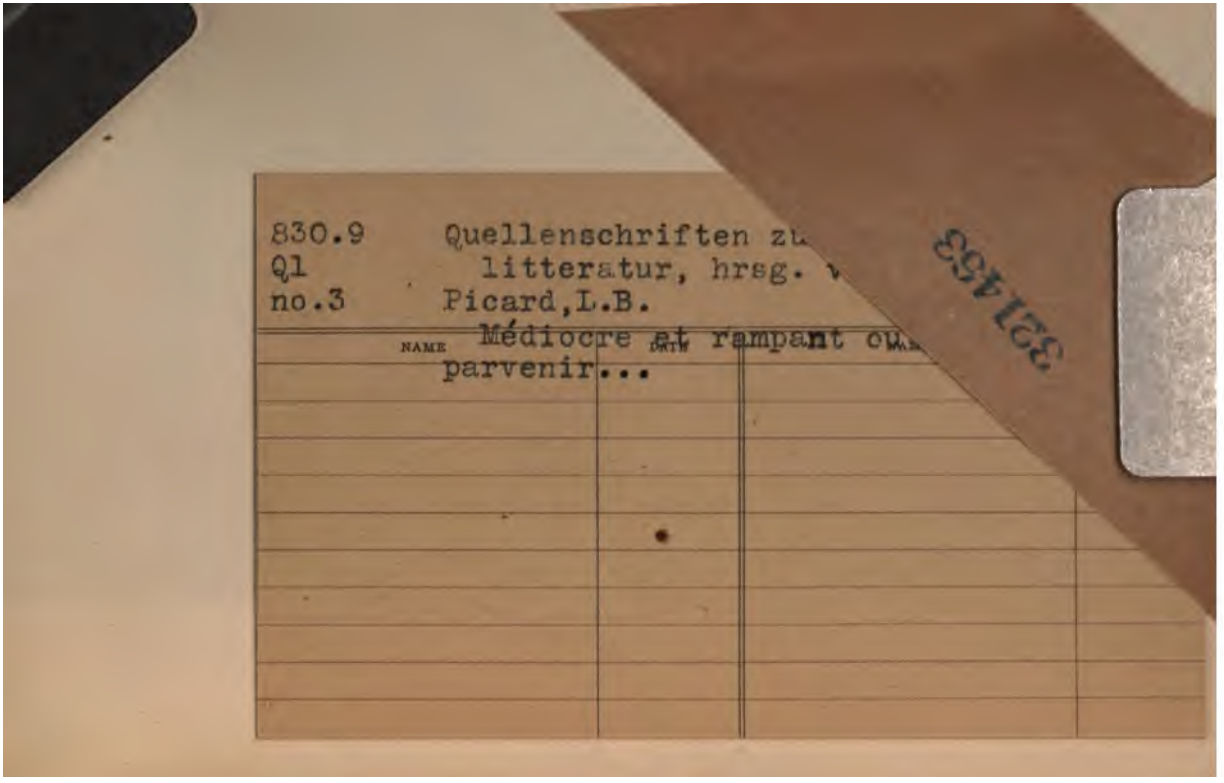
Les circonstances influèrent sur le succès de l'ouvrage, qui fut très-grand: mais le succès se soutint encore long-temps après les circonstances.

L'action est extrêmement simple, et ne sert qu'à faire ressortir le caractère de l'homme médiocre. Un pareil caractère est froid et peu dramatique. N'opposant à Dorival qu'un homme de mérite modeste, et un jeune homme bien amoureux, mais bien timide, je ne pouvais espérer qu'un très-faible intérêt. J'ai été heureux de jeter du comique dans l'ouvrage par l'épisode du valet de chambre, par celui du jeune paysan, et sur-tout par le rôle de Laroche. Ses maladresses, ses mauvais succès, son obstination, font rire, et même intéressant. On m'a reproché de lui avoir donné trop d'esprit au dénoûment. Il faut bien en finir. Rien n'éclaire d'ailleurs autant qu'une suite d'aventures malheureuses: enfin, il est gauche et brouillon, même quand il réussit. Le ministre, placé comme juge plutôt que comme partie intéressée entre Dorival et les concurrents qu'on lui oppose, est froid, et peut-être trop facile et trop crédule; mais il est nouveau venu au ministère; il a de la noblesse et de bons sentiments, quelquefois assez bien exprimés. Les autres rôles sont faibles; il y a cependant quelques traits que j'aime assez dans celui de l'homme modeste.

La marche de la pièce me paraît bonne. Les deux premiers actes exposent et développent bien le caractère principal. Ce caractère continue à se bien développer dans le troisième et le quatrième; mais comme Laroche ne paraît que peu dans ces deux actes, ils sont froids à la représentation. Je comptais sur la scène du quatrième acte, dans laquelle Dorival s'attribue avec assez d'adresse et d'effronterie l'ouvrage de Firmin et la romance du jeune homme. Je me suis trompé. Peut-être paraîtra-t-elle meilleure à la lecture. Le cinquième acte a toujours eu un grand succès, et je crois le dénoûment très-heureux. Il s'agissait de prouver à-la-fois au ministre la

la bassesse et médiocrité de Dorival. J'aime la scène où Dorival s'offre pour être le vil complaisant du ministre. Elle me paraît bien plus à moi que celle où il est amené par peu à déclarer que l'ouvrage qu'il s'est attribué n'est pas de lui. Celle-ci, qui réussit beaucoup plus au théâtre, rappelle le dénoûment des Femmes savantes et celui du Malade imaginaire. C'est comme dans ces deux chefs-d'œuvre, une épreuve faite à-la-fois sur les personnages vils et sur les personnages estimables de la pièce. On s'était habitué, dans le siècle dernier, à condamner tous les dénoûments de Molière. Je crois que Molière est aussi sublime dans plusieurs de ses dénoûments que dans toutes les autres parties de ses ouvrages. Qu'a-t-il mis au théâtre de plus beau que ces scènes du Malade imaginaire où Argan fait le mort devant sa femme et devant sa fille? On l'a dit bien souvent, mais on ne saurait trop le répéter: ce grand homme a épuisé d'avance toute la comédie. Il est bien difficile à un auteur comique d'imaginer une belle scène qui n'ait sa source dans une des comédies de Molière.

J'ai mis tous mes soins à bien écrire Médiocre et Rampant. Je crains que le lecteur ne trouve encore de grandes fautes dans le style. Je crains aussi que tout le monde ne soit de mon avis, si je dis franchement qu'en général j'aime mieux ma prose que mes vers. C'est surtout dans les scènes sans intérêt (et dans quel ouvrage ne s'en trouve-t-il pas?) que je sens mes vers d'une faiblesse désespérante. Il est alors au-dessus de mes forces de racheter la nullité de la scène par l'éclat du style. Cependant, tout en faisant cet aveu, je ne crois pas mériter les reproches que des critiques de trop mauvaise humeur m'ont adressés. Mon style en vers me paraît clair, naturel et même assez correct. Il m'arrive quelquefois des vers heureux. Les journaux du temps en ont cité quelques-uns de Médiocre et Rampant.


830.9
Q1
no.3
Quellenschriften zu
litteratur, hrsg. v
Picard,L.B.
Médiocre et rampant ou
parvenir...
NAME
DATE
321453

49. Burk. Waldis' Streitgedichte gegen
Jlingern v. Braunschweig. Hg. v. Friedri
50. M. Luther, Von d. Winkelmesse u. Pf
51—52. Hans Sachs, Fastnachtspiele hg. von
53—54. M. Rinckhart, Der Eislebische christl
55—56. Till Eulenspiegel. (1515.) Hg. von
57—58. Chr. Reuter, Schelmuffsky. (1696. 16
59. Derselbe, Schelmuffsky. Abdr. der
60—61. Hans Sachs, Fastnachtspiele hg. von
62. Ein schöner Dialogus von M. L
schickten Botschaft aus der Hölle. (15
63—64. Hans Sachs, Fastnachtspiele hg. von
65—67. Johann Fischarts Geschichtklitteru
von A. Alsleben. Erste Hälfte (Bo
68—71. Dasselbe. Zweite Hälfte. (Unter de
72. Georg Thyms Gedicht Thedel von
von Paul Zimmermann.
73. Adam Puschman, Gründlicher B
Meistergesangs. (1571.) Herausg. vo
74—75. Jacob Schwieger, Geharnschte V
von Th. Raehse.
76. Luthers Fabeln nach seiner wieder
herausgegeben von Ernst Thiele.
77—78. Bernhard Rotmann, Restitution re
licher Lehre. Eine Wiedertäuferschri

Quellenschriften zur neueren deutsch
gegeben von A. Bieling. kl. 8.

No. 1. Gottscheds Reineke Fuchs. Abd
Prosa-Uebersetzung vom J. 1752. 188
„ 2. Lebens-Beschreibung des Herrn G
Abdruck der Original-Ausgabe von
1731. 1886.
„ 3. Picard, Médiocre et rampant ou le
Encore des Ménechmes. Abdruck
gaben von 1797 u. 1802. 1888.